Illinois U Library

NUMÉRO 119 — 22 NOVEMBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MICHODIÈRE

FRANÇOIS PÉRIER

DANS

UN BEAU DIMANCHE

PIÈCE EN 3 ACTES ET 5 TABLEAUX DE

JEAN-PIERRE AUMONT

D'APRÈS LE ROMAN DE PIERRE LARTHOMAS "RENCONTRE"

AVEC

CAMILLE GUÉRINI

MAURICE RONET

ET

MARIE DAEMS

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Albert. Georges.

Albert.

Albert. Georges.

1 ALBERT, refermant la porte. — *Asseyez-v… Faites attention, le fauteuil est défon…* (ACTE I ; 1er tabl.)

2 ALBERT. — *Dans quelques minutes, ce … prêt…* (ACTE I ; 1er tabl.)

3 GEORGES. — *Vous savez, je n'ai pas l'h… tude de boire, surtout à cette heu…* (ACTE I ; 2e tabl.)

4 LE COMMISSAIRE. — *Tiens, vous travaille… Comptoir Industriel ?* (ACTE II.)

5 ALBERT. — *Je ne sais pas… il m'avait se… entendre dire, un peu partout…* (ACTE I…

Le Commissaire. Albert.

Danièle. Albert.

UN BEAU DIMANCHE

Pièce en 3 actes et 5 tableaux
de JEAN-PIERRE AUMONT
d'après le roman *"Rencontre"*
de PIERRE LARTHOMAS

à mon frère François VILLIERS.

J.-P. A.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 29 Juin 1952, au Théâtre de la MICHODIERE dans des décors de BERTIN.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by J.-P. AUMONT.

Supplément au N° 371 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Albert Laporte ..... *François PERIER*

Georges Thierry ..... *Maurice RONET*

La voix de M. BERNIER ..... *Paul MENAGER*

Danièle ..... *Marie DAEMS*

Le Commissaire ..... *Camille GUERINI*

ACTE PREMIER

Une très modeste chambre de vieux garçon, en province. Un fauteuil éventré, des rideaux crasseux, une cheminée rmontée d'un bronze, une armoire, une petite radio démodée, un seau à toilette, un réchaud. Pas une photo, pas e fleur, pas un objet inutile qui puissent révéler une présence féminine. Une grande tristesse.

En pan coupé, une fenêtre, par où — tout au long de la pièce — entreront les bruits de la rue, les flonflons une fête foraine, la cloche de l'église, la sonnerie obsédante des trams, le bruit de la pluie. A gauche, une rte mène à un étroit cabinet de toilette. Au fond, une porte ouvre sur le palier. A droite, un sofa qui sert de lit.

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, il fait noir. On entend musique de la foire, puis le bruit d'une porte chère, des pas dans l'escalier, une clef dans serrure. La porte du fond s'ouvre. Entre bert. Il allume l'électricité.

C'est un homme usé prématurément, un mme sensible et triste, un homme seul, que n emploi de comptable à la banque locale, a urbé. On sent l'ennui d'une petite ville ser sur ses épaules, et son propre ennui, sa litude. On devine qu'il a peu l'habitude de rler ; son élocution, ses gestes sont hésitants, ais pour le moment il est la proie d'une notion qui s'exprime par une certaine mala- esse dans son comportement. Ses vêtements nt trempés.

D'un regard, il s'assure que sa chambre est de, ouvre la fenêtre, les volets — bruits de ire plus précis — fait un signe, referme nêtre et volets. Il retape précipitamment le , pousse ses pantoufles dans un coin, jette ns l'armoire du linge sale qui traînait.

La chambre est éclairée par la lampe ntrale qui fait une lumière crue sur la table, laisse le reste dans une pénombre lugubre. Cette demi-obscurité, la façon dont les rsonnages chuchoteront, leurs silences et les uits de la rue, doivent créer, au long du bleau, une gêne, une angoisse.

Albert sort sur le palier, se penche sur la rampe ; on l'entend parler dans un chuchotement.

ALBERT. — Vous pouvez monter... Il n'y a personne... Refermez la porte, s'il vous plaît, sans faire trop de bruit... Vous voyez clair ? *(Bruits de pas montant un étage.)* Entrez. *(Entre Georges, trente ans, un ouvrier avec une certaine élégance, non dans ses vêtements, mais dans sa façon d'être. L'ennui de la province ne l'a pas marqué aussi profondément qu'Albert. Il a un beau visage maigre, fiévreux. Quand il entre dans cette chambre, il est très pâle, son regard très fixe. Il porte un trench-coat trempé, sa main droite saigne. Albert referme la porte puis :)* Asseyez-vous. Faites attention, le fauteuil est défoncé ; je me promets toujours de le faire réparer, et puis le temps passe... Excusez le désordre de cette chambre, c'est vraiment lamentable... Je ne reçois jamais personne, alors... et ma logeuse fait de moins en moins bien le ménage... Je devrais évidemment le lui faire remarquer, mais dans le fond, je m'en fiche tellement... *(Georges reste silencieux, fermé.)* Asseyez-vous... Asseyez-vous... De toutes façons, vous serez mieux ici que dans la rue, surtout sous cette pluie... Nous avons encore pour trois jours de mauvais temps, j'en suis sûr... Quel pays !... Voyons, avant tout, il faut que je vous fasse un pansement... ou bien aimeriez-vous

boire quelque chose ? *(Geste d'indifférence de Georges.)* Non. Il vaut mieux vous soigner. Souvent les blessures ne sont rien au premier abord, et puis l'infection s'en mêle... *(Il se dirige vers le réchaud.)* Où sont les allumettes ?... Je les pose toujours à côté du réchaud, ce qui me paraît logique, mais la mère Brousse s'amuse à les changer de place... Vous n'en auriez pas, par hasard ?... *(Georges lui tend une boîte.)* Merci... Je devrais en faire une provision une fois pour toutes au lieu d'ennuyer tout le monde... *(Il verse de l'eau dans une casserole et allume le réchaud.)* Dans quelques minutes ce sera prêt... Vous ne voulez pas vous débarrasser de votre manteau ?... Il est trempé. *(Georges fait signe que non.)* Je m'excuse d'insister, mais il me sera difficile de vous faire un pansement si vous ne l'enlevez pas... Attendez, je vais vous aider. *(Il l'aide, avec beaucoup de précaution, à enlever son trench-coat. Georges sursaute.)* ...Je vous ai fait mal ?... Vous avez entendu quelque chose ? *(Parlant à travers la porte :)* Qui est là ? *(Un silence.)* Personne ! Vous êtes nerveux... Oh ! ça arrive à tout le monde. Moi aussi quelquefois, la nuit, je me réveille en croyant qu'il y a quelqu'un dans ma chambre... *(Souriant tristement :)* et il n'y a jamais personne... Et maintenant, il faut vous soigner. *(Il ouvre l'armoire.)* Heureusement, je garde toujours un peu d'ouate et de la teinture d'iode. Une vieille manie... Tenez, j'ai même une bande velpeau. Je l'avais oublié. Asseyez-vous ici, sous la lampe. Je ne suis pas docteur vous savez, mais enfin ça n'est pas sorcier de... Qu'est-ce que je voulais ?... Ah oui ! des ciseaux... Je parle... je parle... j'ai si peu l'habitude d'avoir quelqu'un chez moi que j'en profite... Je n'ai pas de ciseaux, mais un canif fera tout aussi bien l'affaire. Vous n'avez pas trop mal ?

GEORGES. — Non.

ALBERT, *désignant la plaie.* — Il y a longtemps que vous avez ça ?

GEORGES. — Hein ?... Non... Non, pas très longtemps.

ALBERT. — C'est déjà sale...

GEORGES. — C'est la manche de mon trench-coat qui frottait.

ALBERT. — Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

GEORGES. — Oh ! rien...

ALBERT, *après un temps.* — Bon.

GEORGES, *après un temps.* — Je me suis bagarré.

ALBERT. — Ah !

GEORGES, *soudain repris de peur.* — Vous êtes de la police ?

ALBERT. — Non, non... rassurez-vous, je suis comptable au Crédit Industriel ; vous voyez que ça n'a rien à voir avec la police... Vous trouvez que j'ai l'air d'un mouchard ?

GEORGES. — Je n'en sais rien. Je m'en f... *(Un temps.)* ...Ça vous ennuierait d'ouvrir la fenêtre ?

ALBERT. — Non, enfin... Si vous voulez. Pourquoi ?

GEORGES. — Ça sent le moisi.

ALBERT. — Ah oui ? C'est bien possible. Je suis tellement habitué à ces murs, à couleur, à leur odeur... *(Il entr'ouvre fenêtre.)* Comme ça, ça va ?

GEORGES. — Merci.

ALBERT. — Je n'ose pas l'ouvrir davan parce que je m'enrhume facilement. Je bien que c'est idiot d'être fragile à mon â A propos, j'y pense tout à coup. Je ne v ai pas encore dit mon nom. Je m'appelle Al Laporte. *(Un temps.)* Et vous ?

GEORGES, *après un temps.* — Pourq m'avez-vous accosté ?

ALBERT. — Pour vous demander du feu

GEORGES. — Pourquoi m'avez-vous am ici ?

ALBERT. — J'ai remarqué que votre m saignait.

GEORGES. — Vous avez pu voir ça dans l' curité du square ?

ALBERT. — Non, avant.

GEORGES. — Avant ?

ALBERT. — Je vous suivais depuis quel minutes.

GEORGES. — Vous me suiviez ?

ALBERT. — Oui... Vous m'aviez intrigué. puis... ça va vous paraître... surprenant, n'allez probablement pas comprendre... d'ailleurs difficile à expliquer... mais quel fois, le soir, je m'amuse à suivre les g comme ça, au hasard.

GEORGES. — Pour quoi faire ?

ALBERT. — Pour rien ! C'est un passe-tem un jeu, si vous préférez. A leur dos, à démarche, j'essaie de deviner ce qu'ils son ils vont... On pourrait croire que, de dos ne peut pas voir grand-chose. Mais si ! très éloquent un dos, très... très révélateur. n'allez pas croire que je ramène des étran chez moi. Non... non, à vrai dire vous êt premier, et si j'ai eu le courage de aborder, ce n'était pas pour avoir du feu, sûr, c'est parce que j'ai eu l'impression vous aviez besoin d'une aide... d'un secou

GEORGES. — Vous croyez que d'autres remarqué ?

ALBERT. — Non. Rassurez-vous. Moi, j'a œil exercé... et pas grand chose à faire : la plupart des gens sont trop occupés d mêmes ; ils ne pensent pas à observer autres. Tenez, à l'angle de la rue Emile- vous avez croisé un agent. Vous avez hési bord du trottoir. Il ne vous a même pas

GEORGES. — C'est vrai.

ALBERT. — Il n'y a que les femmes devinent quand on les regarde. Vous p être à dix mètres derrière elles... in ciemment, elles redressent la taille, elles r tissent le pas. C'est à croire qu'elles on yeux dans le dos.

Il va vers le réchaud, constate que n'a pas encore bouilli, puis il se reto Georges le dévisage avec étonnemen

GEORGES. — Vous êtes un drôle de type.

ALBERT. — Pourquoi ?

GEORGES. — Ça vous amuse de suivre des ens au hasard ?

ALBERT. — Ça me distrait, ça me permet de ver... Je sais, ça peut paraître bizarre... Je en ai jamais parlé à personne... On penserait ue je suis un peu cinglé... mais nous sommes us plus ou moins curieux, plus ou moins vides de connaître la vie des autres.

GEORGES. — Pas moi.

ALBERT. — Si, vous aussi ! Pourquoi pensez-ous que nous nous précipitons tous sur les urnaux, chaque matin ? Pour apprendre ce ui est arrivé à d'autres, pour oublier notre ropre sort... pour échapper à nous-mêmes... lors le soir, en sortant du bureau, quand je uis fatigué d'aligner des chiffres, je me mêle la foule, et comme je préfère donner un but ma promenade, j'essaie de repérer un être ui ait un visage un peu moins banal, un peu oins vide que les autres. Je m'attache à lui, le suis, j'échafaude dans ma tête une istoire... invérifiable d'ailleurs...

GEORGES. — Et, à mon sujet, quelle histoire viez-vous inventée ?

ALBERT. — Ça vous intéresse de connaître le ruit de mon imagination ?

GEORGES. — Dites toujours.

ALBERT. — Vous ne m'en voudrez pas ?

GEORGES. — Ce que les autres peuvent penser e moi, si vous saviez ce que je m'en balance !

ALBERT. — Alors, pourquoi me le demandez-ous ?

GEORGES. — Comme ça...

ALBERT. — Je vous préviens que c'est idiot !...

GEORGES. — Allez-y.

ALBERT. — Eh bien ! j'ai pensé — vous allez oir comme l'imagination est parfois saugrenue — j'ai pensé que vous vous étiez blessé à la ain en fracturant un coffre-fort, et que vous ous sauviez avec votre butin. Je me suis même lit : « Ça serait drôle que ce soit justement le rédit Industriel qu'il ait cambriolé, et que ans le savoir, je devienne son complice ! »

GEORGES. — J'ai l'air d'un gangster ?

ALBERT. — J'ai changé d'avis quand j'ai vu os yeux.

GEORGES. — Qu'est-ce qu'ils ont, mes yeux ?

ALBERT. — Ils sont tristes.

GEORGES. — Vous croyez que tous les angsters ont les yeux gais ?

ALBERT. — Je crois que vous êtes malheu-eux... *(Un temps.)* L'eau doit avoir bouilli... *Il va vers le réchaud.)* Non, encore quelques econdes...

GEORGES. — A quel moment avez-vous emarqué que ma main saignait ?

ALBERT. — A peu près à la hauteur des Nouvelles Galeries, mais c'est quand vous êtes ntré dans le square et que vous vous êtes aissé tomber sur ce banc, que vous m'avez raiment intrigué. Pas tant votre blessure... ais que, par ce froid, sous cette pluie, vous estiez assis, immobile, alors qu'avant, vous ous efforciez de passer inaperçu... Et puis, n homme blessé demande du secours. Il va dans une pharmacie ; il ne reste pas seul dans un square, pendant de longues minutes. Oh ! j'ai hésité avant de vous parler ; et puis je me suis dit que si je ne le faisais pas, quelqu'un d'autre vous aborderait, un agent peut-être...

GEORGES. — Et alors ?

ALBERT. — J'ai eu peur que vous ne m'échappiez.

GEORGES. — Vous échapper ?

ALBERT. — Non, c'est un mot stupide, excusez-moi. Je veux dire... vous aviez éveillé mon intérêt, ma sympathie, mettons ma curiosité, et, pour une fois, j'ai voulu la satisfaire.

GEORGES, *se décidant.* — Eh ! bien, je me suis bagarré avec des types. Dans un meeting, oui, pour une question de politique, et j'avais peur qu'il y en ait un ou deux qui me suivent. Quand ils sont excités et qu'ils ont bu un coup de trop, ils feraient n'importe quoi.

ALBERT. — Oui.

GEORGES, *le regardant.* — Vous ne me croyez pas ?

ALBERT. — Si ! Mais je n'ai jamais été dans un meeting... je n'ai jamais eu l'occasion de me bagarrer, alors n'est-ce pas ?... *(Il va vers le réchaud.)* Cette fois, l'eau est à point. Enlevez votre veste. Je vais vous faire ce pansement. Relevez la manche de votre chemise... Tenez, asseyez-vous ici. *(Il apporte la casserole sur la table et y trempe son mouchoir, puis il le laisse égoutter pour ne pas se brûler.)* Ça va refroidir... quelques secondes de patience. Et maintenant, un peu de courage. Laissez-moi faire. *(Il nettoie la plaie.)* Ça brûle ?

GEORGES. — Oui.

ALBERT, *stupéfait.* — Qu'est-ce que c'est que ça ? Mais... on vous a mordu, ma parole !...

GEORGES, *avec effort.* — Non.

ALBERT. — Comment non ? Et avec une force...

GEORGES. — N'y mettez pas de teinture d'iode. Serrez simplement... Allez-y... serrez... que le sang ne coule plus.

ALBERT. — C'est un chien qui vous a mordu ?

GEORGES. — Non.

ALBERT. — Un homme ? Et pour une discussion politique ?

GEORGES, *s'évanouissant.* — Non... je ne peux pas... je ne...

ALBERT. — Allons, allons, remettez-vous. *(Il lui tape les joues.)* Un peu de courage, voyons... Mon Dieu ! mon Dieu !... où est le... *(Il va chercher du vinaigre.)* Respirez... respirez...

GEORGES, *revenant à lui.* — Qu'est-ce que ?... Oh ! pardon, c'est idiot, je suis si fatigué...

ALBERT. — Ce n'est rien.

GEORGES. — Excusez-moi, c'est ridicule...

ALBERT. — Attendez ; vous allez boire quelque chose.

GEORGES. — Non, je ne veux rien.

ALBERT. — Si, si, j'ai un peu de fine, ça vous retapera...

GEORGES. — Ce n'est pas la peine.

ALBERT. — Je vais en boire avec vous. *(Il le*

sert.) Oh, ne croyez pas que je m'enivre seul. Non, c'est le patron qui nous a offert à tous une bouteille pour le nouvel an. Et, vous voyez, elle est encore pleine. *(Il verse à boire.)* A votre santé... enfin, à votre meilleure santé. Mais j'y pense, vous avez peut-être faim ?

GEORGES. — Non, je n'ai pas faim.

ALBERT. — Vous êtes sûr ? Alors, buvez encore un verre. Vous vous sentez mieux ?

GEORGES, *après avoir bu.* — Oui... beaucoup mieux ; je vais vous laisser...

ALBERT, *désemparé.* — Déjà ?...

Georges remet sa veste, prend son manteau, va vers la porte. Pendant ce temps, aucun des deux n'ose parler.

GEORGES. — Merci.

ALBERT. — Où allez-vous ?

GEORGES. — Je ne sais pas...

ALBERT. — Pourquoi ne restez-vous pas ici un moment ?... Vous êtes pressé ?

GEORGES. — Non.

ALBERT. — Vous avez un rendez-vous ?

GEORGES, *ricanant.* — Non...

ALBERT. — Eh bien ! alors...

GEORGES. — Il faut que je parte.

ALBERT. — Mais vous êtes bien ici ! Vous devriez vous reposer un peu avant de... Je vais allumer le feu.

GEORGES. — Non, n'insistez pas.

ALBERT. — Mais... c'est dangereux pour vous de sortir.

GEORGES. — Qu'est-ce que vous en savez ?

ALBERT. — Les types avec lesquels vous vous êtes bagarré sont peut-être à votre recherche.

GEORGES. — Et alors ?

ALBERT. — Restez.

GEORGES, *avec effort.* — Je vous ai menti tout à l'heure.

ALBERT. — Restez.

Un temps.

GEORGES, *après avoir hésité.* — Vous n'auriez pas une cigarette ?

ALBERT. — Oh ! pardonnez-moi. J'aurais dû y penser. *(Il ouvre un tiroir.)* Des bleues, c'est tout ce que j'ai. Ça vous est égal ?

GEORGES. — C'est ce que je fume aussi. J'ai laissé les miennes, là-bas, sur la table de nuit.

ALBERT. — Où habitez-vous ?

GEORGES. — Rue Garnier, à côté du marchand de vélos. C'est une petite rue qui donne sur le cours.

ALBERT. — Oui, je la connais. Il y a longtemps que vous êtes à Roanne ?

GEORGES. — J'y suis né.

ALBERT. — C'est drôle qu'on ne se soit jamais rencontrés.

GEORGES. — Quand j'étais gosse, on m'a mis en pension. Après, il y a eu la Faculté, — oui, je préparais la médecine, — et puis j'ai été cinq ans prisonnier.

ALBERT. — Vous avez encore vos parents ?

GEORGES. — Mes parents ? Que je les aie, ou que je ne les aie pas, c'est du pareil au même ! Ils ont divorcé quand j'avais six ans. Mon père travaille à Saint-Etienne ; ma m est partie je ne sais où, avec le représen d'une distillerie. Je suis resté tout se *(Riant :)* le cul entre deux chaises. Je parce que c'est une expression que j'emplo quand j'étais môme, et on prétendait que c'é pas convenable. Et alors, laisser un enf grandir seul, le recevoir comme un visit de temps en temps, est-ce que c'est con nable ?...

ALBERT. — Et maintenant... vous... vous vi seul ?

GEORGES, *après une hésitation.* — Non... vous ?

ALBERT. — Moi, oui.

GEORGES. — Ça ne doit pas être drôle !

ALBERT. — Non, ce n'est pas toujours dr

GEORGES, *à lui-même.* — Moi, je ne pour pas...

ALBERT. — J'ai été marié... ça a duré d ans... et puis ma femme est partie... prétendait que j'étais toujours dans les nua que je n'avais aucun sens pratique, que n'arriverais jamais à rien. Je ne peux pa blâmer.

GEORGES. — Vous n'avez pas d'amis ?

ALBERT. — Non, je n'ai pas d'amis. Tout plus, mes collègues à la Banque, mais... je lie assez difficilement. Quand ils sont en ba ils me demandent quelquefois de me join à eux, oh ! par politesse. J'y ai été une ou deux, par politesse moi aussi. Ils font plaisanteries, toujours les mêmes, et je ne pas me mettre à l'unisson, alors ils me trou ennuyeux, et à vrai dire, moi aussi je les tro ennuyeux.

GEORGES. — Et vous n'avez pas... une am

ALBERT. — Des filles de rencontre, de te en temps ; rien de sérieux... Vous savez, qu on n'est pas très jeune... ni très riche... — malheureusement quand on n'a pas d'argen ...on ne peut guère coucher qu'avec des fem qui en demandent.

Un temps.

GEORGES. — Quelle heure est-il ?

ALBERT. — Dix heures vingt-cinq, j'avance. Oh ! oui, j'avance d'au moins minutes.

GEORGES. — Il va falloir tout de même je parte.

ALBERT. — Mais vous pouvez rester do ici.

GEORGES. — Vous êtes sûr que je ne dérangerai pas ?

ALBERT. — Au contraire. Ça me fait pl de parler avec quelqu'un.

GEORGES. — Quand vous me conna mieux, ça vous fera moins plaisir.

ALBERT. — Qui sait !

Un temps.

GEORGES. — Et vos voisins, il n'y en a qui puissent venir vous voir ?

ALBERT. — Non. Il y a juste un vieux

aire sur le palier, M. Bernier. Il dort déjà robablement. Quant à ma logeuse, elle va asser toutes ses fins de semaine chez ses nfants, à la Bourboule. J'avais peur qu'elle ne oit pas encore partie, c'est pourquoi je suis nonté avant vous. Mais elle a dû prendre le rain de neuf heures. Elle ne rentrera que lemain soir.

On entend par la fenêtre jouer sur un orgue de Barbarie un air d'Edith Piaf : « Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné ma vie... »

GEORGES, *brusquement, il va fermer la fenêtre.* — Pardon !

ALBERT. — Mais, c'est vous, tout à l'heure, ui m'aviez demandé... Vous êtes sûr que vous e voulez rien manger ?

GEORGES. — Je n'ai pas faim, mais vous, ous avez dîné ?

ALBERT. — Non, mais ça ne fait rien.

GEORGES. — Vous pouvez aller manger un norceau. Il y a encore des restaurants ouverts.

ALBERT. — Non, je vous assure, je n'en ai as envie.

GEORGES. — Vous ne tenez sans doute pas à e laisser seul chez vous ?

ALBERT. — Pourquoi dites-vous ça ?

GEORGES. — Je pourrais vous faucher quelque hose.

ALBERT. — Je suis sûr que non.

GEORGES. — Vous ne me connaissez pas.

ALBERT. — Je vous connais déjà un peu.

Un temps.

GEORGES. — Vous êtes de l'Armée du Salut ?

ALBERT. — L'Armée du Salut ? Quelle drôle 'idée ! Non, je ne suis pas de l'Armée du alut. Considérez-moi comme un ami, voilà out. Je sais, il y a une heure, nous ne nous onnaissions pas, mais il suffit parfois de peu e temps pour... Voulez-vous que je vous prête n pyjama ?

GEORGES. — Non, c'est très bien comme ça. *Il se blottit dans le fauteuil.)* Je vais essayer e dormir, je n'en peux plus.

ALBERT. — Etendez-vous sur le lit. Moi je rendrai le fauteuil.

GEORGES. — Il n'y a pas de raison.

ALBERT. — Je dors très bien n'importe où.

GEORGES. — Moi aussi.

ALBERT. — Oui, mais vous, vous êtes blessé. ous avez perdu beaucoup de sang. Vous avez raiment l'air fatigué. Mettez-vous là, je vous n prie. *(Georges obéit sans répondre.)* ...Votre ain ne vous fait plus mal ?

GEORGES. — Non, ça va.

ALBERT, *essayant de plaisanter.* — Eh bien, a prouve que je sais faire un pansement. Vous 'avez besoin de rien ?

GEORGES. — Non, je vais dormir tout de suite.

ALBERT. — Bon... Alors... je vais éteindre... *Il enlève sa veste et passe une robe de hambre.)* Reposez-vous bien... enfin, aussi ien que possible.

GEORGES. — Merci. Bonsoir.

ALBERT. — Bonsoir.

Il éteint. Obscurité complète. Un long temps, puis, dans le noir, on entend la voix sourde de Georges.

GEORGES. — Vous avez deviné, n'est-ce pas ?

ALBERT, *d'une voix émue.* — Quoi ?

GEORGES. — Que je suis un assassin.

Un très long temps. Albert est trop bouleversé pour répondre. Dans le noir, dans le silence le rideau tombe.

DEUXIEME TABLEAU

Le rideau se relève aussitôt. Il fait toujours noir, mais un jour grisâtre perce à travers les volets. Les bruits de la foire ont cessé. On entend sonner neuf coups à l'église. Il pleut toujours. Georges est encore allongé sur le lit. Il s'étire et, dans un demi-sommeil, soupire : « Odette ! » Puis il ouvre les yeux, réalise où il est, étouffe une espèce de sanglot et demande : « Quelle heure est-il ? » *Pas de réponse. D'un bond, il se lève, imagine ce qui a dû se passer, et dit entre ses dents :* « La vache ! ». *Brusquement, il se décide, remet rapidement ses chaussures, sa veste, prend son manteau et sort. Il rencontre Albert sur le palier. Les quatre premières répliques sont dites en coulisse.*

ALBERT, *surpris.* — Où allez-vous ?

GEORGES, *sur la défensive.* — Laissez-moi passer.

ALBERT. — Mais vous êtes fou. Rentrez, voyons. Il ne faut pas qu'on vous voie.

GEORGES. — Où étiez-vous ?

ALBERT, *entrant, une bouteille de lait à la main.* — J'ai été chercher le lait.

GEORGES. — C'est tout ?

ALBERT, *se méprenant.* — A cette heure-ci, il n'y a que le crémier qui soit ouvert. Mais il me reste un peu de café et des petits beurres. Je vais vous préparer quelque chose... Vous allez me trouvez idiot, mais j'ai eu tout à coup un drôle de pressentiment. Je me suis mis à courir dans la rue. Avec le lait, c'est pas facile. J'ai eu peur de ne plus vous retrouver... qu'on soit venu vous chercher... ou que vous soyez parti de vous-même, dans un moment de cafard... ou encore... pour vous débarrasser de moi...

GEORGES. — Me débarrasser de vous ? Non, ce n'est pas pour ça que je voulais partir.

ALBERT. — Pourquoi alors ?

GEORGES. — J'ai cru pendant quelques secondes... j'ai cru que vous aviez été me balancer.

ALBERT. — Vous balancer ?

GEORGES. — Me donner à la police.

ALBERT. — Quelle drôle d'idée !

GEORGES. — Après tout, vous n'auriez fait que votre devoir.

ALBERT, *lentement.* — Je ne suis pas sûr que ç'aurait été mon devoir.

GEORGES. — Vous ne vous rappelez pas ce que je vous ai dit hier soir ?

ALBERT. — On peut tuer quelqu'un et ne pas être coupable. Ça dépend des circonstances. En 40, j'ai tué un « Chleu » à Forbach, on m'a décoré pour ça.

GEORGES. — Moi, on ne me décorera pas.

Un temps.

ALBERT. — Je vais préparer le café.

Il allume le réchaud.

GEORGES. — Vous avez pu dormir ?

ALBERT, *mentant.* — Très bien.

GEORGES. — Ce n'était pas très confortable, votre installation.

ALBERT. — Bah ! pour une fois... Et vous, est-ce que vous vous êtes bien reposé ?

GEORGES. — Oui. J'ai même dormi... C'est drôle qu'on puisse dormir quand on a tant de choses dans le crâne ! Vous ne savez pas si j'ai parlé dans mon sommeil ?

ALBERT. — Quelques mots.

GEORGES. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

ALBERT. — Oh ! rien de précis... Une fois ou deux vous avez murmuré : « Plus jamais... Je ne saurai plus jamais... »

GEORGES, *avec un petit sourire.* — C'est drôle... J'ai beau me répéter : « Je suis un assassin ! », je ne peux pas arriver à le croire.

ALBERT. — Moi aussi, quand je vous regarde, j'ai du mal à le croire.

GEORGES. — C'est peut-être vrai qu'on est deux hommes à la fois. Il y en a un qui tue, et l'autre qui souffre. Ce n'est pas le même, et l'autre regarde le premier et il se dit : « Je n'ai rien à voir avec ce gars-là ! Mais alors, si je n'ai rien à voir avec lui, pourquoi est-ce que j'ai honte de ce qu'il a fait ? »

ALBERT. — Vous savez, ça nous arrive à tous d'avoir honte de nous-même !

GEORGES. — Et dire qu'il y a quelques années, les copains m'appelaient le « Père Peinard », tellement j'étais calme ! Comme on change ! Seulement, il y a eu la guerre... et cette p... de captivité. Vous n'avez pas été prisonnier ou déporté ?

ALBERT. — Non.

GEORGES. — Vous avez de la chance !

ALBERT. — Oui... Quoiqu'il y ait des moments où on souhaiterait que quelque chose vous arrive... même un coup dur, mais quelque chose... quelque chose.

GEORGES. — Moi, je suis resté cinq ans à Poznan. Cinq ans, ça compte dans une vie. Il y a des souvenirs auxquels on ne peut plus échapper, des choses qu'on a vues et qui vous marquent pour toujours. Comment voulez-vous, après ça, croire au progrès, au bonheur des hommes, à toutes ces foutaises ? Tenez, le lendemain de mon retour, dans la rue, j'ai aperçu une fille qui m'a regardé gentim C'était pas une beauté, mais enfin, après c ans, j'allais pas me montrer difficile ! A ouiche ! Savez-vous les images qui me s passées dans le crâne quand je me suis allo à côté d'elle ? Vous allez rire : les détails plus répugnants de ma vie de prisonnier ! C drôle, hein ? J'avais une fille dans mes b j'en rêvais depuis cinq ans, et au moment la prendre... c'est le cadavre d'un Polonais me venait à l'esprit, que, littéralement, j'a devant les yeux...

ALBERT. — C'était un de vos copains ?

GEORGES. — Même pas. Un pauvre gars je ne connaissais pas. Un jour, je l'avais ape dans le couloir de l'infirmerie. Il était sur civière. Comme il s'agitait beaucoup, il découvrait tout le temps et, chaque fois n détournions la tête parce que c'était pas un spectacle ! Moi, j'ai eu honte, tout à coup lui ai tendu la main, et dans l'effort qu'il a pour la prendre, il est mort ! Eh ! bien, v à quoi je pensais dans le lit de cette fille... jour-là j'ai compris : j'ai compris que ça serait pas si facile de vivre, qu'il faudra mettre beaucoup du sien... L'eau pourrait co sous les ponts, et les jours heureux succé aux jours heureux, il y aurait toujours Polonais qui n'en finirait pas de crever à de moi...

Un long temps.

ALBERT. — Quand vous êtes revenu de là- vous avez recommencé vos études ?

GEORGES. — Pensez-vous ! Fallait croû Déjà, avant-guerre, j'avais laissé tomber la F Comme j'ai toujours su bricoler, j'avais tro une place d'ouvrier horloger. Quand je revenu, le patron m'a repris. Une veine enco C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Ode

ALBERT. — Tenez, le café est prêt... l'avez-vous rencontrée ?

GEORGES, *désignant la fenêtre.* — A la fe Il y aura deux ans, le 11 février... Nous ét montés ensemble dans la chenille. Je ne sa pas comment faire pour l'aborder. Quand en reparlions, elle me disait toujours : « Ce tu avais l'air godiche ! » Je répondais : « tant que ça, puisque tu t'y es laissée prendr Mais je savais que c'était vrai. C'est ce qui rendu jaloux de Marc. Parce que lui...

ALBERT. — Qui est-ce, Marc ?

GEORGES. — Ça vous ennuierait de me dor un verre de fine ?

ALBERT. — Mais non, voyons !

GEORGES. — Vous savez, j'ai pas l'habi de boire, surtout à cette heure-ci. Mais auj d'hui, je me sens vraiment claqué ; ça me du bien ! Merci ! Qu'est-ce que je vous dis

ALBERT. — Vous me racontiez comment aviez rencontré Odette.

GEORGES. — Ah oui ! Nous nous sommes r à la fin de la semaine, et puis... après, tou soirs... Le mois suivant, elle est venue s'inst chez moi.

ALBERT. — Vous vous êtes mariés ?

GEORGES. — Non... c'est-à-dire... pour tout le monde, on l'était. Vous savez ce que c'est à Roanne. Odette voulait éviter les racontars... à cause de Danièle, sa sœur, une gosse qui vit avec nous. Oh ! notez bien que si on avait eu un môme, on aurait régularisé. Seulement, pour avoir un môme, faut de l'argent, et ça...

ALBERT. — Vous avez été heureux avec elle ?

GEORGES. — Au début, oui... Oui, je crois vraiment qu'on a été heureux. Quand je sortais de l'atelier, je courais pour la retrouver. On avait un deux-pièces rue Garnier. Rien de luxueux... mais enfin c'était gentil, c'était clair, c'était chez nous. Danièle couchait sur le divan de la salle à manger ; nous, nous avions notre petite chambre. Vous savez, on a beau dire, c'est rudement chouette d'avoir une femme qu'on aime tous les soirs dans son lit, et sur ce chapitre, on s'entendait bien. Oui, au début on a vraiment été heureux.

ALBERT. — Eh bien, dans votre malheur, vous avez de la chance. C'est quelque chose, vous savez, d'avoir été aimé, d'avoir aimé... même peu de temps.

GEORGES. — Evidemment...

ALBERT. — On croit toujours que ça nous est dû, l'amour, mais on peut très bien ne jamais le rencontrer... ou ne pas savoir le reconnaître...

GEORGES. — Vous n'avez jamais été amoureux ?

ALBERT. — Je ne crois pas. A mon âge, ça vous paraît drôle, hein ?... Ma femme ? N'en parlons pas. J'avais espéré trouver en elle une compagne, et même ça, ça n'a pas marché. Non, il y a une autre femme qui me plaisait bien, il y a quelques années, et l'étonnant, c'est que moi aussi, je lui plaisais. On se demande pourquoi... Elle était mariée avec un ingénieur, mais elle m'avait proposé de divorcer et de refaire sa vie avec moi. Il faut croire que je ne tenais pas à elle tant que ça, puisque je n'ai pas accepté. Elle s'appelle Madeleine... Elle s'appelle toujours Madeleine, d'ailleurs... Elle habite Nice, maintenant. Je pense à elle, de temps en temps... mais ce n'est pas... Amoureux ? Non, je ne crois pas que j'aie jamais été amoureux...

GEORGES. — Eh bien, vous avez tort de m'envier, parce que, quand ça arrive, c'est terrible ! A la fin, je ne sais pas comment dire, j'en avais honte, tellement j'étais mordu. Je me demandais sans cesse : « Est-ce qu'elle m'aime... complètement ? » C'était devenu une obsession. J'en avais perdu ma liberté. C'est peut-être pour ça, au fond, que je l'ai tuée... *(Un temps.)* Je vous embête, avec mon histoire ?

ALBERT. — Non, vous me faites découvrir un monde que j'ignorais. Tellement plus riche, tellement plus... plus intense que celui où je vis. Pour moi, les seules choses qui ont jamais compté, c'est de ne pas être en retard à la Banque, c'est de ne pas déplaire à la mère Brousse... Alors, vous voyez, vous n'avez pas à craindre de m'ennuyer... Et puis, j'essaie de me mettre à votre place... *(Un temps.)* Vous avez parlé tout à l'heure d'un certain Marc...

GEORGES. — Oui, Marc Mansuy.

On frappe à la porte.

ALBERT, *à Georges.* — Attendez... *(A la porte :)* Qui est là ?

BERNIER. — C'est moi, Bernier... je peux entrer ?

ALBERT, *à Bernier.* — Vous avez besoin de quelque chose ?

BERNIER. — Non, je voulais seulement vous dire bonjour.

ALBERT. — Bonjour.

BERNIER. — Vous ne voulez pas que je vienne vous tenir compagnie ?

ALBERT. — Cela vous retarderait.

Il fait signe à Georges de se cacher.

BERNIER. — Je ne suis pas pressé, je n'ai rien à faire.

ALBERT. — Ecoutez, je vais vous dire la vérité, je ne suis pas seul.

BERNIER. — Ah ! sacré Laporte ! Tâchez au moins que la mère Brousse ne s'en aperçoive pas. Je l'entends d'ici : « C'est pas un b..., ma maison, monsieur Laporte ».

ALBERT. — Et savez-vous ce que je lui répondrais ? Je lui répondrais : « Non, ce n'est pas un b..., madame Brousse, parce qu'un b... c'est joli et c'est propre. »

BERNIER. — Vous n'auriez pas le courage de lui dire ça !

ALBERT. — Je me gênerais !

BERNIER. — Oh ! mais on vous a changé... Vous irez déjeuner chez Papouros ?

ALBERT. — Oui, sans doute... Oui.

BERNIER. — Moi aussi. Tenez, je vous offrirai l'apéritif.

ALBERT. — Eh bien, je vous y retrouverai.

BERNIER. — Alors à tout à l'heure. Je vous y attends.

On entend à travers la porte les pas de Bernier dans l'escalier. Un temps.

ALBERT. — Voilà, excusez-moi.

GEORGES. — Vous voyez que je vous dérange.

ALBERT. — Mais non, voyons, pas du tout. C'est au contraire lui qui... C'est vrai, ça, nous étions en train de parler... c'est tout de même plus intéressant que... De qui me parliez-vous ?

GEORGES. — De Marc Mansuy. Un type sans intérêt.

ALBERT, *déçu.* — Ah !

GEORGES. — Oui, le genre de gars qui se croient irrésistibles parce qu'ils ont du bagoût, deux ou trois formules toutes faites, pour épater les filles. Je ne l'aimais pas. On aurait dit que je sentais ce qui allait arriver. Un pressentiment, vous savez ! Il était gentil avec moi, on ne peut pas dire. Mais, à mon avis, ça n'a rien à voir... Malgré tout ce que vous avez fait pour moi, si vous ne m'étiez pas sympathique, je ne pourrais pas desserrer les dents. Pourquoi souriez-vous ?

ALBERT. — Pour rien...

GEORGES. — Un dimanche, vers deux heures, Marc est venu me demander si je voulais aller

avec lui voir le match Saint-Etienne-Stade Français, vous vous rappelez ?

ALBERT. — Non... Moi, vous savez, les sports...

GEORGES. — Odette avait la grippe, ça m'ennuyait de la laisser ; mais elle avait insisté, elle savait que j'aimais bien le rugby. Et puis, il y avait Danièle pour lui tenir compagnie. Au retour, Odette et moi avions invité Marc à souper ; ou plutôt c'est elle, parce que moi... Je n'étais pas à mon aise pendant le dîner. Odette, elle, faisait des grâces, elle me paraissait plus gaie que d'habitude. Il n'était plus question de grippe. Marc racontait la partie avec toutes sortes de grimaces. Ce qu'il disait était idiot, mais je ne l'aurais pas trouvé. Il se pavanait... il faisait le joli cœur... ça me faisait mal.

ALBERT. — Peut-être était-ce à votre belle-sœur qu'il cherchait à plaire ?

GEORGES. — A Danièle ? Pensez-vous ! C'est à ma femme qu'il en avait. Tant qu'il a été là, je me suis contrôlé. Même après son départ, je n'ai pas voulu montrer ma jalousie devant Danièle, mais quand je me suis retrouvé seul avec Odette, je lui ai dit qu'elle venait de se conduire comme une grue, que j'avais été bien bête de ne pas m'en apercevoir plus tôt... Je lui en ai dit, comme ça pendant dix minutes... Elle s'est mise à trembler. Elle m'a répondu d'une voix... d'une voix que je ne lui connaissais pas : « Tu sais, je finirai par ne plus t'aimer ! » C'est là que j'ai compris que je l'avais perdue...

ALBERT. — Vous n'auriez peut-être pas dû... Oh, bien sûr, c'est toujours facile de donner des conseils... mais il me semble, malgré mon manque d'expérience, que vous n'auriez pas dû lui montrer que vous teniez tant à elle !

GEORGES. — Eh ! oui... c'est ce que je me disais aussi. Mais entre ce qu'on se dit et ce qu'on fait !... Quand nous étions dans notre chambre, je sentais l'autre à côté, je l'entendais marcher, se déchausser. Il me semblait qu'elle écoutait, elle aussi. Alors, je me disais : « Elle pense peut-être que si elle était avec lui, elle serait plus heureuse »... Au point que, quand nous nous aimions, j'avais peur qu'elle s'imagine être dans ses bras... C'est terrible, vous savez, de faire l'amour avec sa femme, en craignant qu'elle pense à un autre. Et puis, quoi faire... quoi faire ?

ALBERT. — Il me semble qu'à votre place, j'aurais parlé à Marc, je lui aurais demandé de ne plus tourner autour de ma femme.

GEORGES. — Ah, on voit bien que vous ne le connaissez pas ! Il m'aurait répondu : « T'as qu'à mieux la garder », et il aurait eu raison. Et puis, de quoi j'aurais eu l'air... d'accuser ma femme d'être une p... ? Ah ! c'est pas aussi facile que vous le croyez ! Il y a des moments où je regardais Odette et où je me disais : « Une bonne paire de baffes et tout rentrera dans l'ordre. » Et puis, d'autres moments où je me disais : « Non, ça n'arrangera rien, au contraire ; ça ne fera que la précipiter dans les bras de l'autre. Il vaut mieux patienter, se montrer large d'esprit, elle reviendra d'elle-même, elle comprendra. » *(Il boit.)* Le pl terrible, c'était le samedi après-midi...

ALBERT. — Pourquoi ?

GEORGES. — Parce que cet imbécile de Ma m'avait confié que pour coucher avec d femmes mariées, il n'y avait rien de tel que samedi après-midi. Vous voyez le genre gars !... Moi, le mari, moi, le cocu, je travaill jusqu'à six heures. Danièle aussi. Si bi qu'Odette et Marc étaient libres de faire qu'ils voulaient toute la journée. Ces heures étaient terribles. Je pensais : « Ils sont pe être dans ma chambre, ils sont peut-être train de faire l'amour, de se moquer de moi Une sale vie, quoi !... Alors hier... C'est qua ça doit arriver, n'est-ce pas ? *(On entend musique foraine.)* Tiens, la foire recommenc

ALBERT. — Ils ne vont pas avoir grand mon aujourd'hui. Il pleut de nouveau.

GEORGES, *après un temps.* — Vous entende *(On entend jouer sur l'orgue de Barbarie « Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné vie... » Il boit.)* Quand je pense que nous étio ici, il y a huit jours. Oui, samedi dernie C'est drôle, le hasard ! Ici même, sous fenêtres. Vous auriez pu nous voir. Nous étio montés dans la chenille, comme la premi fois. Elle riait comme une gosse... Je demande ce qu'ils font en ce moment à maison... Il doit y avoir des tas de gens... commissaires, des inspecteurs, des médeci légistes... Est-ce que je sais... Ils doivent foui partout...

ALBERT. — Ne pensez pas à ça.

GEORGES. — Et elle ? On l'a mise dans boîte, n'est-ce pas, avec quatre cierges autou Et puis un prêtre est venu, il a récité prière, la même que pour une autre, toujo la même... Un cadavre est un cadavre. Qu'est que ça peut leur f... aux fossoyeurs qu'Od était belle, qu'elle était jeune, qu'elle était dr qu'elle se faisait de la mort une idée... oui jolie. Ses parents, elle ne les avait pas vu par alors, elle pouvait imaginer ce qu'elle voula leur montée au ciel, ou n'importe quoi d'aut tandis que pour elle, c'est l'autopsie... l'autop vous entendez...

ALBERT. — Taisez-vous.

GEORGES. — On va la charger dans fourgon, comme un meuble.

ALBERT. — Non.

GEORGES. — Et puis, on la posera, toute dans une chambre glacée.

ALBERT. — Mais non.

GEORGES. — On va la charcuter pour prouver qu'elle a été étranglée.

ALBERT. — Sûrement pas.

GEORGES, *se levant.* — Tandis que si je dis que je l'ai tuée, on la laissera peut- tranquille.

ALBERT. — Vous êtes fou !

GEORGES. — Si je leur donne tous les déta ils n'y toucheront peut-être pas.

ALBERT, *le devançant à la porte.* — Où al vous ?

GEORGES. — Il faut que je la sauve.

ALBERT. — Vous ne bougerez pas d'ici.

GEORGES, *empoignant Albert.* — Je vous dis que je peux la sauver.

ALBERT. — Lâchez-moi.

GEORGES, *hurlant.* — Je veux la garder pour moi.

ALBERT. — Lâchez-moi.

GEORGES. — Elle est à moi, vous comprenez. Elle est à moi.

ALBERT. — Lâchez-moi, ou je vous casse la g... ! *(Georges, comme dégrisé, desserre son étreinte, puis lentement il revient s'asseoir.)* Mon pauvre ami. Vous ne comprenez donc pas que c'est fini. Votre arrivée chez vous ne servirait à rien, qu'à vous faire prendre bêtement, sans lui être d'aucun secours. Elle repose maintenant, et vous devez la laisser reposer. Sa mémoire, vous pouvez l'honorer ici, ou n'importe où vous serez, aussi bien, et même mieux que chez vous. Est-ce que... est-ce que vous êtes croyant ?

GEORGES. — Comment voulez-vous que je croie en Dieu s'il a permis que je tue ma femme ?

ALBERT. — Il faut croire en Dieu, sans ça on deviendrait fou.

GEORGES. — J'aimais tant son corps, sa bonne chaleur... C'était si doux !... Quelquefois, la nuit, je la regardais dormir, je l'embrassais doucement sans la réveiller. Oh ! je suis saoûl... pas saoûl d'alcool, je tiens le coup mieux que ça... je suis saoûl de tous mes souvenirs...

ALBERT. — Vous vous faites du mal...

GEORGES. — Oh, c'est pas difficile de tuer, je vous le jure... On s'en fait tout un monde... on croit que... et puis, pas du tout... en une seconde, c'est fait ! C'est après que c'est long... Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Je suis le même homme qu'il y a cinq minutes. Avec deux verres de fine en plus, c'est tout. Tenez, vous devriez en prendre, vous êtes tout pâle. Ça vous fiche un coup, hein ? On ne vous y reprendra plus à suivre un inconnu... Tant qu'il s'agit d'imaginer une histoire, ça va tout seul. Mais quand on est dans le bain, c'est autre chose, hein ?

ALBERT. — Je ne le regrette pas.

GEORGES. — Maintenant que je vous ai tout dit, vous voilà mon complice. Ah ! c'est drôle. *(Hurlant :)* Complice d'un assassin !

ALBERT. — Taisez-vous ! On va vous entendre.

GEORGES, *criant.* — Mais, je m'en f... qu'on m'entende. Je n'ai pas eu peur de tuer. Vous ne pensez pas que je vais avoir peur des flics !

On entend du bruit sur le palier.

ALBERT, *affolé.* — Je vous dis de vous taire. Il y a des gens sous mes fenêtres.

GEORGES, *hors de lui.* — Mais tant mieux ! Appelez-les ! Mais appelez-les donc ! Livrez-moi... Un mot, il vous suffit d'un mot, et vous devenez un citoyen respecté... le héros du jour... sans parler de la prime... Est-ce que vous y avez pensé, à la prime ?

Violemment, à toute volée, Albert gifle Georges. Celui-ci soudain dégrisé, retombe sur le lit. Albert essaie de dominer son émotion. Un long temps. Albert s'éponge le front, remet de l'ordre dans sa toilette, regarde longuement Georges, complètement prostré. Albert va lui parler avec une autorité toute nouvelle, dont il sera lui-même surpris.

ALBERT. — Et maintenant, écoutez-moi. Et d'abord, répondez à mes questions. Hier soir, quand vous êtes sorti de chez vous, est-ce que quelqu'un vous a vu ?

GEORGES. — Non, personne.

ALBERT. — Ce garçon, Marc, vous êtes sûr qu'il ne vous a pas vu passer ?

GEORGES. — Pensez-vous ! Dès qu'il m'a entendu rentrer chez moi, il s'est débiné. Il a eu bien trop peur d'être mêlé à une scène. C'est un lâche.

ALBERT. — Personne ne vous a rencontré dans l'escalier ?

GEORGES. — Non.

ALBERT. — Personne chez la concierge ?

GEORGES. — Non. Mais qu'est-ce que ça f... ? On saura quand même que c'est moi.

ALBERT. — Vous n'avez pas d'alibi ?

GEORGES. — D'alibi ?

ALBERT. — Quelqu'un qui pourrait certifier que vous étiez chez lui ?

GEORGES. — Non... non... j'ai marché dans les rues au hasard.

ALBERT. — Ici, personne n'a pu vous voir. Malheureusement, je ne peux pas vous garder plus tard que six heures, parce que la mère Brousse rentre ce soir et ça deviendra dangereux. Je crois que le mieux, c'est que vous attendiez que la nuit tombe et que vous quittiez Roanne. Evidemment, la gare doit être surveillée. Mais en prenant l'autocar, vous pourrez peut-être passer inaperçu. C'est à Paris que vous avez la meilleure chance de vous en tirer. Est-ce que vous y connaissez quelqu'un ?

GEORGES. — Oui... Lieutard, un de mes copains de captivité.

ALBERT. — Vous savez son adresse ?

GEORGES. — Je la trouverai bien.

ALBERT. — Vous allez aller chez lui, au moins pour quelques jours... Après, on verra... *(Il s'arrête et reprend sur un ton beaucoup plus timide.)* Vous ne pensez pas que je veux me débarrasser de vous, n'est-ce pas ?

GEORGES. — Non, je ne le pense pas...

ALBERT. — Parce qu'au contraire...

GEORGES. — Mais il y a une chose que je ne comprends pas bien.

ALBERT. — Quoi ?

GEORGES. — Pourquoi voulez-vous à tout prix me sauver ?

ALBERT, *surpris.* — Pourquoi ? Je n'en sais rien... Sans doute parce que je ne vous crois pas aussi coupable que vous le dites...

GEORGES. — Vous allez peut-être me féliciter ?

ALBERT. — Ni vous féliciter, ni vous blâmer.

De quel droit est-ce que je vous jugerais ? *(Il hésite.)* Vous ne m'en voulez pas ?

GEORGES. — De quoi ?

ALBERT. — De ce geste que j'ai eu tout à l'heure ?... Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la première fois que je lève la main sur quelqu'un et c'est tellement bête, tellement injuste que ce soit précisément sur vous...

GEORGES. — Vous avez eu raison de le faire : je vous ai dit des choses monstrueuses... Je ne savais plus... Voyez-vous, ce qui me rend fou, ce n'est pas mon crime. J'ai beau me répéter que je risque la guillotine, dans le fond je n'y crois pas beaucoup... *(A lui-même, sourdement :)* Non, ce qui me rend fou, c'est de ne pas savoir, de ne pas savoir si elle m'a aimé, si j'ai tué une garce, ou une pauvre petite fille.

ALBERT. — Qu'est-ce que vous dites ?

GEORGES. — Parce que je ne suis pas sûr, vous comprenez : je l'ai peut-être tuée pour rien, elle était peut-être innocente...

ALBERT. — Vous n'avez pas eu de preuves ?

GEORGES. — Non.

ALBERT. — Vous ne les avez pas surpris ensemble ?

GEORGES. — Non... non... je ne sais rien ! Et maintenant c'est fini, je ne saurai plus jamais *(Avec désespoir :)* ...plus jamais !

Albert le regarde longuement, une idée germe dans son esprit.

ALBERT. — Si vous pouviez voir Marc, vous croyez qu'il vous dirait la vérité ?

GEORGES. — Il n'est pas fou... Il sait bien q
je serais capable de l'étrangler, lui aussi.

ALBERT. — Et votre belle-sœur ?

GEORGES. — Danièle ? Elle n'a rien vu... ri
compris ! Non, Odette a emporté son sec
avec elle.

ALBERT. — Attendez-moi ici...

Il se dirige vers la porte.

GEORGES. — Vous sortez ?

ALBERT. — Oui. Et vous allez me donn
votre parole que vous ne bougerez pas jusq
mon retour.

GEORGES. — Où allez-vous ?

ALBERT. — Vous n'avez pas entendu ? J
rendez-vous avec Bernier pour prendre l'ap
ritif chez Papouros, et puis il faut que
m'occupe de votre billet pour l'autocar. Voi
vous avez la radio, des livres. Vous pouv
aussi vous raser, il y a des lames neuves s
la tablette... *(Un temps.)* J'ai votre parole, n'e
ce pas ? Vous ne bougerez pas ?

GEORGES. — Ça va, vous avez ma parole
(Ricanant :) Pour ce qu'elle vaut !

ALBERT, *à la porte, presque timidement.* Vous savez...

GEORGES. — Quoi ?

ALBERT. — Vous ne m'avez toujours pas
votre nom ?

GEORGES. — Georges Thierry.

ALBERT, *avec émotion.* — A tout à l'heu
Georges !

RIDEAU

ACTE II

L'appartement de Georges Thierry. Une petite cuisine. Quelques gravures banales, des fleurs artificielles, deux trois photos. Une porte ouvre sur le palier, une autre ouvre sur un petit couloir intérieur qui conduit à la chambre.

Au lever du rideau, Danièle, une gosse de ingt ans, maigre, frêle, est recroquevillée sur ne chaise pendant que le Commissaire l'interroge. C'est une fille secrète, butée, sauvage, ui s'efforce de cacher son trouble par une ttitude hostile.

LE COMMISSAIRE. — C'est à désespérer ! Je ous en prie, mademoiselle, essayez de vous ssaisir, que nous puissions en terminer avec s petites formalités. Je vous demande votre om, vous devez tout de même vous en ouvenir !

DANIÈLE. — Marquand.

LE COMMISSAIRE. — Avec un D ?

DANIÈLE. — Avec un D. Je l'ai déjà dit à inspecteur.

LE COMMISSAIRE, *vérifiant sur un papier u'il tient à la main.* — Q. U. A. N. D. C'est xact.

DANIÈLE. — Evidemment, c'est exact. Je n'ai as changé de nom depuis cette nuit !

LE COMMISSAIRE. — Prénom ?

DANIÈLE. — Danièle.

LE COMMISSAIRE. — Née le ?

DANIÈLE. — Le 6 juin 1932, à Méricourt, as-de-Calais.

LE COMMISSAIRE. — Ça vous fait environ ingt ans.

DANIÈLE. — Environ.

LE COMMISSAIRE. — Depuis quand vivez-vous Roanne ?

DANIÈLE. — Depuis la guerre. Ma sœur et oi sommes venues nous réfugier ici au oment de la débâcle.

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi avez-vous oisi Roanne ?

DANIÈLE. — Nous ne l'avons pas choisi. Ça est trouvé comme ça. Et puis, on nous a donné u travail, alors nous sommes restées.

LE COMMISSAIRE. — Quel est votre métier ?

DANIÈLE. — Sténo-dactylo.

LE COMMISSAIRE. — Vous ne devez pas hômer. Il n'y a pas moyen d'en trouver, des éno-dactylos... Et votre sœur, qu'est-ce qu'elle isait ?

DANIÈLE. — Depuis qu'elle était mariée, elle e travaillait plus. Elle s'occupait du ménage, e la cuisine...

LE COMMISSAIRE, *catégorique.* — Votre sœur 'était pas mariée.

DANIÈLE. — Comment ?

LE COMMISSAIRE. — Elle vivait maritalement avec le sieur Thierry. Mais elle n'était pas mariée.

DANIÈLE. — Mais si, voyons, c'est ridicule.

LE COMMISSAIRE. — C'est peut-être ridicule, mais c'est comme ça.

DANIÈLE. — Vous êtes sûr ?

LE COMMISSAIRE. — Nous avons effectué des recherches ce matin à la mairie. Il n'y a aucune trace de ce mariage : qu'est-ce que vous dites de ça ?

DANIÈLE, *haussant les épaules.* — Qu'est-ce que vous voulez que j'en dise ? Ça ne change rien à rien.

LE COMMISSAIRE. — Vous n'avez pas un sens moral très développé.

DANIÈLE. — Pour ce que ça sert.

Un temps.

LE COMMISSAIRE, *examinant les lieux.* — Alors, vous viviez ici tous les trois ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Tiens... tiens... et depuis quand.

DANIÈLE. — Depuis... depuis mars 49.

LE COMMISSAIRE. — Ça ne vous gênait pas, cette co-habitation ?

DANIÈLE, *avec mépris.* — Non.

LE COMMISSAIRE. — Et avant ?

DANIÈLE. — Avant... Odette et moi, nous partagions une chambre au 98, Grand'rue.

LE COMMISSAIRE. — A vérifier.

DANIÈLE. — Pourquoi voulez-vous que je mente ?

LE COMMISSAIRE. — Donc, vous viviez ici depuis plus de deux ans ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Et qu'est-ce que faisait celui que vous considériez comme votre beau-frère ?

DANIÈLE. — Il est ouvrier horloger.

LE COMMISSAIRE. — Où ça ?

DANIÈLE. — Chez Martin, en face la Poste.

LE COMMISSAIRE. — Tiens, ça me fait penser que c'est là que j'ai donné ma montre à réparer. Je dois la reprendre mardi. J'espère que le sieur Thierry ne l'aura pas fauchée.

DANIÈLE. — Mon beau-frère n'est pas un voleur.

LE COMMISSAIRE. — C'est ce qui reste à prouver.

DANIÈLE, *excédée.* — Vous permettez que je fume ?

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi me demandez-vous la permission ? Vous n'avez pas arrêté... mais continuez, je vous en prie, ça vous calmera.

DANIÈLE. — Je suis très calme.

LE COMMISSAIRE. — Je dois reconnaître que pour une jeune fille dont la sœur unique vient d'être étranglée, vous paraissez en effet assez sûre de vous-même !

DANIÈLE. — Vous voulez que je pique une crise de nerfs ?

LE COMMISSAIRE. — Non, je vous en prie... J'aimerais profiter de mon dimanche... Voyons... nom, prénoms, âge... A quelle heure avez-vous découvert le crime ?

DANIÈLE. — Vers onze heures et demie, quand je suis rentrée du cinéma.

LE COMMISSAIRE. — Quel film avez-vous vu ?

DANIÈLE. — « Le Cavalier Noir. »

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes sûre ?

DANIÈLE. — C'était peut-être « Le Cavalier Blanc »... Je ne m'y suis pas beaucoup intéressée.

LE COMMISSAIRE. — Et à six heures, où étiez-vous ?

DANIÈLE. — A six heures... j'avais rendez-vous avec un jeune homme. Son nom n'apporterait rien à l'enquête.

LE COMMISSAIRE. — Il faut pourtant que je vous le demande.

DANIÈLE, *hésitant.* — Bob.

LE COMMISSAIRE. — Bob ?

DANIÈLE. — Bobby... Robert, si vous préférez...

LE COMMISSAIRE. — Ah ! bon... Robert... quoi ?

DANIÈLE. — Je n'en sais rien.

LE COMMISSAIRE, *écrivant.* — « Le témoin déclare ne pas connaître le nom de famille du jeune homme qu'elle devait rencontrer. » Vous vous rendez compte, mademoiselle, que cela risque de paraître étrange au juge d'instruction que vous ignoriez le nom d'une personne à qui vous aviez donné rendez-vous...

DANIÈLE. — C'est comme ça...

LE COMMISSAIRE. — ...Et que cela ne manquera pas de jeter une ombre sur votre réputation.

DANIÈLE. — Si vous saviez à quel point je m'en fiche !

LE COMMISSAIRE. — N'en parlons plus. Puis-je vous demander où vous avez été, avec cet inconnu ?

DANIÈLE, *après une hésitation.* — Il n'est pas venu.

LE COMMISSAIRE. — Ah, ah !

DANIÈLE. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Vous l'avez attendu et il n'est pas venu ?

DANIÈLE. — Exactement.

LE COMMISSAIRE. — Dommage !

DANIÈLE. — A qui le dites-vous !

LE COMMISSAIRE. — Et alors, bien entendu, vous êtes rentrée ici ?

DANIÈLE. — Je vous ai déjà expliqué qu ne suis rentrée qu'à onze heures et demie.

LE COMMISSAIRE. — Combien de temps a vous attendu le dénommé Bob ?

DANIÈLE. — Environ une heure.

LE COMMISSAIRE. — Eh bien, vous avez d patience !

DANIÈLE. — Quelquefois... Après ça, j'ai manger un morceau au « Petit Colombier Vous voulez savoir ce que j'ai commandé

LE COMMISSAIRE, *après un regard furieux* Vous y étiez seule ?

DANIÈLE. — Il y a des tas de gens qui ont vue. Vous pourrez interroger la serve le patron...

LE COMMISSAIRE. — Je vous remercie m'apprendre mon métier. Donc, en sortant cinéma, vous êtes rentrée ici ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Vous avez monté calier ?

DANIÈLE. — Evidemment.

LE COMMISSAIRE. — Et vous avez sonné

DANIÈLE. — Non, j'ai ouvert la porte ma clef.

LE COMMISSAIRE. — Et alors, là, qu'est-ce vous avez vu ?

DANIÈLE, *harassée.* — Est-ce qu'il vraiment que je recommence ? J'ai déjà dit cette nuit à l'inspecteur.

LE COMMISSAIRE. — Vous ne lui avez do aucun détail... et vous étiez dans un tel qu'il n'a pas osé insister. Dans ces cas-là recommande toujours à mes inspecteurs d'a du tact. Tant qu'il n'y a que des présompti du tact !

DANIÈLE. — Des présomptions ? Vous peut-être me soupçonner d'avoir tué ma sœ

LE COMMISSAIRE. — Je soupçonne tou monde et personne. Et puis, je vous prierai le prendre sur un autre ton. Si vous croyez ça m'amuse de travailler un dimanche... n'aime pas beaucoup les assassins en gén mais alors ceux qui choisissent le samedi pour opérer, ils me dégoûtent encore plus les autres... Revenons à nos moutons. Qu aviez-vous vu la victime vivante pour la nière fois ?

DANIÈLE. — Hier matin, quand je suis p pour mon travail.

LE COMMISSAIRE. — Comment était-elle ?

DANIÈLE. — Depuis quelques jours, j trouvais un peu... je ne sais pas comment d Elle, qui d'habitude était si gaie, elle parai fatiguée, fatiguée... moralement, comme si avait assez de la vie ou qu'elle s'ennuyai ne sais pas...

LE COMMISSAIRE. — Elle avait peut-être e de rompre avec son amant.

DANIÈLE, *sursautant.* — Quel amant ?

LE COMMISSAIRE. — Le sieur Thierry.

DANIÈLE, *excédée.* — Oh ! ne l'appelez le sieur Thierry, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE. — C'est son nom.

DANIÈLE. — Ma sœur et son mari s'en daient parfaitement.

LE COMMISSAIRE. — Oui, enfin... Nous reviendrons là-dessus. J'ai déjà à ce sujet deux ou trois témoignages.

DANIÈLE. — Si vous écoutez les commérages de la concierge...

LE COMMISSAIRE. — Ils ne se disputaient jamais ?

DANIÈLE. — Je n'ai pas dit ça. Il ne doit pas exister beaucoup de couples qui ne se disputent jamais.

LE COMMISSAIRE. — Je vois que vous avez de la vie conjugale une conception déjà désabusée ! Moi je connais des époux qui ne se disputent pas.

DANIÈLE. — Eh bien ! ma sœur et mon beau-frère n'étaient pas de ceux-là.

LE COMMISSAIRE. — Donc, vous convenez qu'ils se disputaient fréquemment ?

DANIÈLE, *au supplice.* — Je n'ai pas dit « fréquemment ». Ils se disputaient de temps en temps, comme tout le monde.

LE COMMISSAIRE. — Mais à votre connaissance, ils n'ont jamais eu une discussion violente ?

DANIÈLE. — Jamais !

LE COMMISSAIRE. — Ils n'ont jamais parlé devant vous de séparation ? Je veux dire... d'une séparation définitive ?

DANIÈLE. — Jamais !

LE COMMISSAIRE. — Ils n'ont pas récemment fait allusion à une liaison que l'un des deux aurait eue, en dehors des liens conjugaux... ou supposés conjugaux ?

DANIÈLE, *catégorique.* — Non.

LE COMMISSAIRE. — Donc, vous avez quitté votre sœur vivante hier matin et vous l'avez retrouvée morte hier soir ?

DANIÈLE. — J'ai trouvé Odette couchée en travers du lit. Je me suis approchée pour la secouer, pensant qu'elle dormait peut-être. Mais j'ai remarqué que ses joues étaient bleues et qu'elle avait des marques sur le cou. Alors j'ai pris peur, et comme mon beau-frère n'était pas là, j'ai tout de suite appelé Marc... enfin notre voisin de palier. Il n'était pas là non plus, alors j'ai couru chercher la concierge. Nous sommes remontées ensemble et nous avons essayé de ranimer Odette en la massant, en lui faisant respirer du vinaigre... A ce moment-là, je ne sais plus ce qui s'est passé. Je crois que je me suis évanouie.

LE COMMISSAIRE. — C'est exact.

DANIÈLE. — Quand je suis revenue à moi, il y avait un docteur et un inspecteur de police qui m'interrogeaient. Mais comme le docteur m'avait donné de la morphine ou quelque chose de ce genre pour me calmer, j'étais incapable de comprendre ce qu'ils me demandaient. Ce matin, quand je me suis réveillée, j'étais seule. On avait déjà emmené ma pauvre sœur. Mon beau-frère n'était pas là non plus, enfin personne... personne...

Elle pleure.

LE COMMISSAIRE. — C'est, en effet, assez surprenant. Maintenant, pouvez-vous me dire qui vous soupçonnez ?

DANIÈLE. — Qui je soupçonne ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, vous devez bien avoir une idée quelconque sur ce crime ?

DANIÈLE. — Comment voulez-vous que j'aie la moindre idée ? Tout le monde adorait ma sœur.

LE COMMISSAIRE. — Et vous ?

DANIÈLE. — Quoi, moi ?

LE COMMISSAIRE. — Vous l'adoriez aussi ?

DANIÈLE. — Quelle question ! Evidemment, je l'adorais. Vous n'avez jamais eu de frère ou de sœur ?

LE COMMISSAIRE. — Si, j'ai un frère... malheureusement ! Enfin, il ne s'agit pas en ce moment de ma famille, mais de la vôtre. J'imagine que, ce matin, quand vous avez recouvré vos esprits, vous avez émis une supposition !

DANIÈLE. — Non, je n'y comprends rien. C'est peut-être un vagabond, un type à la recherche d'un mauvais coup. Le quartier n'est pas tellement sûr.

LE COMMISSAIRE, *amer.* — La police est si mal faite...

DANIÈLE. — ...un voleur qu'Odette aura surpris et qui l'aura étranglée pour qu'elle ne crie pas...

LE COMMISSAIRE. — C'est une bonne histoire, malheureusement elle ne tient pas debout.

DANIÈLE. — Pourquoi ?

LE COMMISSAIRE. — La porte n'a pas été forcée, la fenêtre non plus. Nous avons retrouvé quatre mille cinq cents francs dans le sac de la victime. Ils y sont toujours d'ailleurs. Avez-vous constaté que quelque chose ait disparu ?

DANIÈLE. — Non, rien... enfin jusqu'à présent, rien.

LE COMMISSAIRE, *après un temps.* — Vous avez parlé tout à l'heure d'un voisin de palier, un certain...

DANIÈLE. — Marc Mansuy.

LE COMMISSAIRE. — C'est cela même. Votre sœur le connaissait ?

DANIÈLE, *gênée.* — Oui, évidemment...

LE COMMISSAIRE. — C'était un de ses amis ?

DANIÈLE. — Oui et non... Enfin vous savez ce que c'est, entre voisins... on s'empruntait des outils, il venait prendre le café avec nous. Enfin, nous étions en excellents termes...

LE COMMISSAIRE. — Oui... oui... oui... oui.. C'est tout ce que vous avez à me dire au sujet de Marc Mansuy ?

DANIÈLE. — C'est tout.

LE COMMISSAIRE. — Parfait, parfait. Et votre beau-frère, comment expliquez-vous sa disparition ?

DANIÈLE. — Je ne l'explique pas ! Il est possible qu'il ait eu à faire en dehors de Roanne. Il allait quelquefois en Suisse, pour des achats de boîtiers de montres.

LE COMMISSAIRE. — Et alors, il serait justement parti pour la Suisse le jour où on a tué sa femme ?

On entend frapper à la porte.

DANIÈLE, *sursautant.* — Qui est là ?

VOIX D'ALBERT. - L'appartement de M. Thierry, s'il vous plaît ?

DANIÈLE, *déçue.* — C'est ici. Qui le demande ?

VOIX D'ALBERT. — Oh ! mon nom ne vous dirait rien. D'ailleurs, si je vous dérange, je peux très bien revenir plus tard.

LE COMMISSAIRE, *à Danièle.* — Voulez-vous ouvrir, je vous prie ?

Danièle va ouvrir. Entre Albert.

ALBERT. — Mademoiselle... *(Il a un mouvement de recul en apercevant le Commissaire.)* Monsieur... C'est bien ici qu'habite Georges Thierry ?

DANIÈLE. — Oui. C'est ici.

ALBERT. — Est-ce que je pourrais lui parler ?

LE COMMISSAIRE. — C'est à quel sujet ?

ALBERT. — Oh, rien d'important. Je voulais seulement lui dire bonjour en passant.

DANIÈLE. — Il n'est pas ici pour le moment.

ALBERT. — Ah !... Est-ce que vous savez où je pourrais le trouver ?

LE COMMISSAIRE, *avec un rire gras.* — Nous aimerions bien le savoir, justement.

DANIÈLE. — Je suis la belle-sœur de Georges, monsieur.

ALBERT. — Mes hommages, mademoiselle... Permettez-moi de me présenter: Albert Laporte.

LE COMMISSAIRE, *se présentant.* — Commissaire de police Germain.

ALBERT. — Monsieur le Commissaire... J'espère que je ne vous dérange pas ?

LE COMMISSAIRE. — Je vois que vous n'êtes pas au courant ?

ALBERT. — De quoi ?

LE COMMISSAIRE. — Un meurtre a été commis, ici même, hier soir.

ALBERT. — Un meurtre ?

DANIÈLE. — Ma pauvre sœur a été étranglée.

ALBERT. — Quelle horreur ! Je ne savais pas... Croyez que je suis absolument navré... Il est évident que si j'avais pu me douter...

LE COMMISSAIRE. — Vous connaissiez la victime ?

ALBERT. — Non, mais j'avais si souvent entendu parler d'elle ! C'était justement pour faire sa connaissance que j'étais venu aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE. — Et Georges Thierry, vous le connaissiez depuis longtemps ?

ALBERT. — Oh oui ! Depuis... depuis longtemps.

LE COMMISSAIRE. — Combien de temps ?

ABERT. — Des années.

LE COMMISSAIRE. — Ah oui ? Et vous n'étiez jamais venu ici ?

ALBERT. — Euh... non.

LE COMMISSAIRE. — Et vous n'aviez encore jamais aperçu Mme Thierry... *(Désignant Danièle :)* ni Mademoiselle ?

ALBERT. — Non... je n'avais jamais eu l'occasion de...

LE COMMISSAIRE. — Avouez que c'es curieux !

ALBERT. — Quand Georges et moi nous nou rencontrons, c'est toujours chez moi. Je suis u ami de son père. Alors Georges vient me voi de temps en temps. C'est un garçon si gentil si...

LE COMMISSAIRE. — Je ne suis pas aussi sû que vous de sa gentillesse !

ALBERT. — Pourquoi dites-vous ça ?

LE COMMISSAIRE. — Je me comprends.

ALBERT. — Vous ne le soupçonnez tout d même pas ?

LE COMMISSAIRE. — Je vais me gêner !

ALBERT. — Mais c'est impossible.

LE COMMISSAIRE. — Pour le moment, tout c que je peux vous dire c'est qu'il y a deu coupables présumés, et que votre ami est l'u d'eux... Montrez-moi vos papiers.

On entend la voix de l'inspecteur qui s trouve dans la chambre voisine.

VOIX DE L'INSPECTEUR. — Monsieur le Com missaire !

LE COMMISSAIRE. — Quoi ?

VOIX DE L'INSPECTEUR. — Pour les empreinte si vous voulez venir, tout est prêt.

LE COMMISSAIRE. — Je viens. *(A Albert :* Alors, vos papiers ?

ALBERT, *pâlissant.* — Mes papiers ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, votre carte d'iden tité, vous l'avez ?

ALBERT. — Je crois... J'espère...

LE COMMISSAIRE. — Moi aussi.

ALBERT, *il fouille sa poche.* — La voilà.

LE COMMISSAIRE, *lisant la carte.* — Laporte Albert, demeurant rue d'Alésia, n° 12... Ou est-ce ?

ALBERT. — Ma maison fait l'angle de la ru d'Alésia et de l'avenue de la République. C'es là qu'ils ont installé la fête foraine, juste sou mes fenêtres ; je ne peux plus fermer l'œil...

LE COMMISSAIRE, *se radoucissant.* — Tiens. vous travaillez au Comptoir Industriel ?

ALBERT. — Depuis quinze ans.

LE COMMISSAIRE. — Vous connaisse M. Mirot ?

ALBERT. — C'est le chef du Contentieux Mais... il me semble bien vous avoir aperç à la banque...

LE COMMISSAIRE. — Je suis venu l'anné dernière pour une vérification de mon compt

ALBERT, *soulagé.* — C'est cela même M. Mirot m'a appelé pour que je lui apport votre dossier et nous nous sommes rencontré dans son bureau. Je me souviens très bie maintenant... Est-ce qu'on vous a donn satisfaction ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, oui, je vou remercie... Soyez tout de même assez aimabl pour m'attendre ici. Vous aussi, mademoisell Je n'en ai pas pour longtemps et j'aurai peu être deux ou trois autres questions à vous pose

Il se dirige vers la porte de la chambre.

DANIÈLE. — Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE. — Mademoiselle ?

DANIÈLE. — Qui est l'autre ?

LE COMMISSAIRE. — L'autre quoi ?

DANIÈLE. — L'autre coupable présumé.

LE COMMISSAIRE. — Ne vous énervez pas. Vous le saurez d'ici peu... Je crois pouvoir vous affirmer que vous le saurez d'ici peu.

Le Commissaire sort. Danièle fume, toujours recroquevillée dans son fauteuil. Albert ne sait pas trop comment attaquer la conversation. Un temps.

ALBERT. — Je suis absolument effondré de... de...

DANIÈLE, *sur ses gardes.* — Vous le connaissez bien ?

ALBERT. — Qui ?

DANIÈLE. — Vous avez déjà oublié son nom ?...

ALBERT. — Georges ?... C'est-à-dire que je connaissais surtout bien son père. Il m'a demandé de voir Georges de temps en temps... Vous savez ce que c'est...

DANIÈLE. — Non.

ALBERT. — Comme je suis plus âgé que Georges, son père pensait que mon expérience pourrait lui être utile.

DANIÈLE. — Votre expérience de quoi ?

ALBERT, *timidement.* — De la vie.

DANIÈLE. — Ah oui ?... Monsieur Laporte ?... C'est bien votre nom ?

ALBERT. — Oui. Albert Laporte. Il est possible que Georges ne vous ait jamais parlé de moi...

DANIÈLE. — En effet.

ALBERT. — Mais il m'a si souvent parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître un peu. Il vous aime beaucoup...

DANIÈLE. — Ah ! oui ?

ALBERT. — Beaucoup ! Chaque fois qu'il venait me voir, nous parlions surtout de sa femme et de vous...

DANIÈLE. — Sans blague !

ALBERT, *sincère.* — Ça, je peux vous le jurer.

DANIÈLE. — Et de quoi encore ?

ALBERT. — Oh !... De la guerre... de son séjour dans ce camp, à Poznan !

DANIÈLE, *ironique.* — Il en parle souvent, en effet !

ALBERT. — Et puis de son métier. Personnellement, j'aurais préféré qu'il continue ses études de médecine, mais il faut bien manger, n'est-ce pas ? On ne peut pas toujours faire ce qu'on aimerait. Moi-même... Quand est-ce que... Quand cette tragédie est-elle arrivée ?

DANIÈLE. — Hier soir, à six heures.

ALBERT. — Quelle horreur ! *(Un temps.)* Je n'ai pas besoin de vous dire que si je peux vous être de la moindre utilité, en souvenir du père de Georges qui était un de mes amis...

DANIÈLE. — Je sais.

ALBERT. — Je me ferai un devoir... enfin, je vous demande de compter sur moi, d'avoir un peu confiance en moi...

DANIÈLE. — Je vous remercie.

Un long temps.

ALBERT. — Quelle catastrophe ! Pauvre Georges ! Un garçon si gentil... si... *(Un temps. Il la regarde.)* Vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ?

DANIÈLE. — Oui... enfin... au début, oui... oui, je l'aimais bien ! Il était tellement amoureux de ma sœur que ça m'avait touchée. Quand elle est tombée malade et qu'on a dû la mettre à l'hôpital, il allait la voir tous les jours. Il lui apportait des fleurs, il lui écrivait. Le soir du retour, il avait préparé une petite fête, ici même, avec des huîtres et du mousseux. Oui, à ce moment-là, il était gentil...

ALBERT. — « A ce moment-là » ! Vous voulez dire qu'il a changé ?

DANIÈLE. — Il est devenu de plus en plus... de plus en plus renfermé...

ALBERT. — Peut-être tenait-il à votre sœur de plus en plus ?

DANIÈLE. — Oh ! c'est pas seulement ça, mais il avait une sorte de... d'idée fixe.

ALBERT. — Comment ça ?

DANIÈLE. — Il n'arrivait pas à croire qu'elle pouvait être amoureuse de lui. C'est drôle, parce que physiquement, il n'était pas mal du tout, mais il doutait, toujours...

ALBERT, *à lui-même.* — Il faut croire que la confiance en soi n'a pas de rapport avec le physique qu'on a...

DANIÈLE. — Il me posait sans cesse des questions sur ce que faisait Odette, et même sur son passé. Il voulait savoir si elle avait connu d'autres hommes avant lui. Comme si j'allais lui répondre, même si j'avais su quoi que ce soit !

ALBERT. — C'est curieux ce que vous me dites. J'avais l'impression que Georges était quelqu'un de très calme. Il était tellement plus réservé que ses camarades, qu'on l'avait surnommé le « Père Peinard »...

DANIÈLE. — Eh bien, il n'était pas peinard quand il rentrait chez lui. Oh ! Odette l'excusait... elle prétendait que c'était la guerre. Moi, je veux bien, mais tout de même...

ALBERT. — Elle avait sans doute raison.

DANIÈLE. — C'est drôle pour personne, la guerre. Moi, j'ai perdu mes parents pendant la débâcle. On n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus... Volatilisés !... Eh bien, je n'en ai pas rendu responsable le monde entier.

ALBERT. — C'est différent ! Des années de captivité, ça doit être terrible, vous savez, on doit s'en poser des questions... et ne pas trouver de réponses...

DANIÈLE. — Je ne vous dis pas le contraire. Seulement, ça fait sept ans qu'il en est revenu, il aurait dû avoir le temps de se ressaisir ! Tenez, il y a deux ou trois jours, il m'a fait une scène violente, à moi... à moi vous entendez, parce que je n'avais plus faim et que j'avais laissé de la viande dans mon plat. Il s'est mis à crier qu'il y avait je ne sais combien de Chinois et d'Hindous qui n'avaient rien à se mettre sous la dent et qui seraient bien contents de l'avoir, ce que je laissais dans mon plat ! Je ne vous dis pas qu'il avait tort,

seulement si on devait penser aux Hindous toute la journée...

ALBERT. — Evidemment.

DANIÈLE. — Et si encore il s'était contenté d'être jaloux de sa femme ! Mais il me défendait de sortir, à moi ! Oh ! je ne crois pas que c'était pour protéger ma vertu ! Non, c'était pour autre chose.

ALBERT. — Pourquoi donc ?

DANIÈLE. — Parce qu'il avait peur que j'amène des garçons à la maison, et qu'ils plaisent à Odette, ou qu'ils essaient de lui plaire.

ALBERT. — Mais... est-ce qu'il avait des raisons de s'inquiéter ?

DANIÈLE. — La pauvre ! Elle était au contraire d'une patience avec lui ! Qu'est-ce que je vous disais ?... Ah ! oui... Un soir, nous avions invité à dîner un ami, Marc Mansuy. C'est même la première fois que Marc est venu ici. Il s'est montré aimable évidemment, et comme c'est un garçon très amusant, il nous a fait rire, Odette et moi. Ça nous changeait un peu ! Eh bien ! si vous aviez vu la tête que faisait Georges... Nous en étions gênées pour lui ; et une fois Marc parti, il a fait une scène épouvantable à ma sœur, en prétendant que nous nous étions conduites comme des... enfin, je ne vous répéterai pas le mot... Ah ! non, c'était pas drôle tous les jours.

ALBERT. — Excusez-moi. Est-ce que vous croyez que le commissaire peut nous entendre ?

DANIÈLE. — Non, la porte de la chambre est fermée.

ALBERT. — Vous me faites découvrir un Georges que je ne connaissais pas. Il est certain qu'il n'aurait pas dû se montrer si ombrageux, mais de là à le croire capable d'un crime, c'est ridicule... n'est-ce pas ?

DANIÈLE. — Bien sûr c'est ridicule, Georges n'était pas méchant. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Seulement, il était jaloux.

ALBERT. — Mais peut-être ce Marc lui donnait-il des motifs d'être jaloux ?

DANIÈLE. — S'il n'avait pas été jaloux de Marc, il l'aurait été de quelqu'un d'autre. C'est dans sa nature, il n'y a rien à faire.

ALBERT. — Oui, bien sûr. Seulement ce Marc Mansuy, il vivait à côté de vous, sur votre palier. Alors, il est évident...

DANIÈLE. — Comment savez-vous qu'il vit sur notre palier ?

ALBERT, *bafouillant.* — Mais... parce que vous venez de le dire... ou alors, c'est la concierge tout à l'heure ! Oui, il est évident que s'il s'est montré empressé envers votre sœur, Georges avait plus de raisons d'être jaloux de lui que d'un autre.

DANIÈLE, *nerveuse.* — Marc n'était pas spécialement empressé envers ma sœur.

ALBERT. — Ah non ?

DANIÈLE. — Qu'est-ce qui a pu vous donner une idée pareille ?

ALBERT. — Rien.

DANIÈLE. — Mais alors, pourquoi parlez-vous de Marc ?

ALBERT. — Je ne sais pas. Il m'avait semblé entendre dire, un peu partout...

DANIÈLE. — Quoi ?

ALBERT. — Oh ! des racontars. Vous savez ce qu'on chuchote dans une petite ville...

DANIÈLE. — Mais quoi ? Je veux savoir exactement.

ALBERT. — Ne le prenez pas tant à cœur. Vous pensez bien que je n'ai pas l'intention de salir la mémoire de votre sœur.

DANIÈLE. — Je veux savoir exactement ce qu'on vous a raconté.

ALBERT. — Eh bien... On m'a assuré... à plusieurs reprises... que Marc Mansuy était l'amant de votre sœur.

DANIÈLE, *riant nerveusement.* — L'amant de ma sœur ! Ah, ça c'est drôle, ce que les gens vont chercher ! C'est inimaginable !

ALBERT. — Encore une fois, il ne s'agit...

DANIÈLE. — C'est dégoûtant, vous entendez dégoûtant qu'on puisse dire de telles infâmies. Odette n'aurait jamais fait une chose pareille. Quant à Marc...

ALBERT. — Quant à Marc ?

DANIÈLE. — Je sais pertinemment qu'il n'a jamais levé les yeux sur ma sœur.

ALBERT. — Comment pouvez-vous en être sûre ?

DANIÈLE. — Je le sais, voilà tout !

ALBERT. — Mais vous n'étiez pas toujours présente. Vous travaillez, dans la journée.

DANIÈLE. — Et alors ? Marc travaille aussi.

ALBERT. — Mais... est-ce que le samedi après-midi, par exemple, il ne leur aurait pas été possible de se rencontrer à votre insu ?

DANIÈLE, *douloureusement.* — Le samedi après-midi... *(Se reprenant :)* Je vous répète qu'Odette n'aurait jamais fait ça...

ALBERT. — Mais lui, Marc, est-ce qu'il n'était pas très entreprenant, très coureur ?

DANIÈLE. — Il l'était peut-être ! Un beau garçon, c'est normal... Toutes les filles l'arrachaient. Mais depuis quelque temps...

ALBERT. — Depuis quelque temps ?

DANIÈLE. — Il avait changé... en mieux, lui. Il était... enfin, je crois que pour une fois, il était tombé amoureux.

ALBERT. — Et ça ne pouvait pas être de votre sœur ?

DANIÈLE. — Non, ce n'était pas de ma sœur.

Un temps.

ALBERT. — Excusez-moi... *(Un temps.)* Est-ce qu'il est là ?

DANIÈLE. — Qui ?

ALBERT. — Marc.

DANIÈLE. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

ALBERT. — Je ne sais pas. J'aimerais le rencontrer, lui parler. Peut-être connaît-il un indice qui nous mettrait sur la voie.

DANIÈLE. — Il n'est pas là en ce moment.

ALBERT. — Ah ! non ? tiens !

DANIÈLE. — Qu'est-ce que ça a d'étonnant ?

ALBERT. — Il aurait pu venir vous consoler, vous aider à...

DANIÈLE, *sauvagement.* — Je n'ai besoin d'aucune consolation, de personne.

ALBERT. — Oh ! je ne doute pas de votre courage, mais je pensais qu'entre voisins...

DANIÈLE. — Je demande seulement qu'on me fiche la paix... et d'abord, qui êtes-vous pour vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ?

ALBERT. — Je vous l'ai dit : un ami de Georges, de son père.

DANIÈLE. — Il ne m'a jamais parlé de vous ! Est-ce que quelqu'un vous a chargé de cette enquête ? De quel droit me faites-vous subir un interrogatoire ? De quel droit venez-vous mêler Marc à cette histoire ? Qu'est-ce qu'il vous a fait ? Est-ce que vous avez quelque chose à lui reprocher ?

Le commissaire revient de la chambre et referme la porte derrière lui. Danièle se tait.

ALBERT. — J'essaie seulement...

LE COMMISSAIRE. — Voilà qui est fait. *(A Albert :)* Dites-moi, monsieur...

ALBERT. — Laporte.

LE COMMISSAIRE. — Puisque vous êtes un ami de Georges Thierry, est-ce que par hasard vous ne lui auriez jamais entendu parler d'un certain Marc Mansuy ?

ALBERT. — Marc Mansuy ?

LE COMMISSAIRE, *épelant.* — S. U. Y.

ALBERT. — Non, à première vue je ne me souviens pas.

LE COMMISSAIRE. — Dommage... Et vous, mademoiselle ?

DANIÈLE. — Moi ?... Mais je viens de vous dire sur lui tout ce qui pouvait vous intéresser.

LE COMMISSAIRE. — J'aimerais en savoir un peu plus long, figurez-vous.

DANIÈLE. — Quoi, par exemple ?

LE COMMISSAIRE. — J'aimerais savoir quand vous l'avez vu pour la dernière fois ?

DANIÈLE. — Hier matin, au moment où je suis partie pour mon travail.

LE COMMISSAIRE. — Ah oui, et où cela ?

DANIÈLE, *vague.* — Mais... là.

LE COMMISSAIRE. — Où, là ?

DANIÈLE. — Là, sur le palier.

LE COMMISSAIRE. — Il se trouvait par hasard sur le palier ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE, *goguenard.* — Est-ce qu'il avait l'habitude de vivre sur le palier, d'y passer ses journées à méditer, assis sur une marche ? Ou bien est-ce qu'il s'y installait pour surveiller vos entrées et sorties ?

DANIÈLE, *excédée.* — Mais non... Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, mes entrées et sorties ?

LE COMMISSAIRE. — J'ai justement l'impression que ça lui faisait quelque chose.

DANIÈLE. — Puisqu'il faut tout vous dire, c'est moi qui ai frappé à sa porte pour lui dire bonjour.

LE COMMISSAIRE. — Et alors, là, au lieu de vous faire entrer chez lui, il est sorti sur le palier ?

DANIÈLE. — Oui, exactement. Il était en train de se raser, il avait encore du savon sur la figure.

LE COMMISSAIRE. — Forcément, puisqu'il se rasait. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

DANIÈLE. — Rien.

LE COMMISSAIRE. — Comment rien ? Il est sorti sur le palier, alors qu'il était en train de se raser, dans le but précis de ne rien vous dire ?

DANIÈLE. — Il m'a dit une bêtise, comme il en faisait souvent.

LE COMMISSAIRE. — Puis-je vous demander quelle était cette bêtise ?

DANIÈLE, *gênée.* — C'était au sujet de poteaux télégraphiques.

LE COMMISSAIRE. — De poteaux télégraphiques !... Voilà qui peut nous orienter — si j'ose dire — dans une nouvelle direction.

DANIÈLE, *avec mépris.* — Il s'agissait seulement de mes jambes, qu'il appelait comme celà parce qu'il les trouvait trop maigres.

LE COMMISSAIRE, *déçu.* — Ah ! bon. *(Il jette un coup d'œil et murmure :)* Elles ne sont pas si maigres que cela. En tout cas, pour qu'il se permette une plaisanterie aussi délicate, il fallait que vous soyez en excellents termes.

DANIÈLE. — D'ailleurs, quelle importance ?... Marc n'a aucun rapport avec ce drame.

LE COMMISSAIRE. — C'est votre opinion, mademoiselle. Ce n'est pas la mienne.

DANIÈLE. — Vous n'allez pas imaginer...

LE COMMISSAIRE. — Je n'imagine rien. Je constate seulement que depuis le crime, ni votre beau-frère, ni M. Marc Mansuy n'ont donné signe de vie. J'en conclus que l'un des deux est l'assassin. A moins qu'ils n'aient opéré ensemble... mais je ne pense tout de même pas qu'ils se seraient mis à deux pour tordre le cou à cette malheureuse jeune femme.

DANIÈLE. — Et pourquoi pensez-vous tout à coup que, des deux, ce serait Marc le coupable ?

ALBERT, *intervenant.* — Ne soyez pas nerveuse, mademoiselle. M. le Commissaire ne fait que son devoir. C'est évidemment très pénible pour vous, mais je ne doute pas que vous ne soyez aussi désireuse que lui de découvrir le coupable.

DANIÈLE. — Découvrir le coupable est une chose. Accuser Marc sans la moindre preuve en est une autre.

LE COMMISSAIRE. — Je n'accuse encore personne, mais j'ai le droit d'avoir une conviction.

DANIÈLE. — Il faut tout de même avoir une raison pour tuer quelqu'un... et Marc n'en avait aucune.

LE COMMISSAIRE. — Est-ce que ça ne pouvait pas être une question d'intérêt ?

DANIÈLE. — Marc a plus d'argent que nous.

LE COMMISSAIRE, *insinuant.* — Alors, une question de sentiment ?

DANIÈLE. — Cela ne tient pas debout. Marc a sa vie de son côté et nous avions la nôtre.

LE COMMISSAIRE. — Une discussion, peut-être. On commence par des injures et puis les coups partent tout seuls, et puis...

DANIÈLE. — Marc est le garçon le plus calme, le plus doux. Il n'avait pas la moindre raison d'en vouloir à ma sœur...

LE COMMISSAIRE. — Tandis que Georges ?...

DANIÈLE. — Quoi ?

LE COMMISSAIRE. — Est-ce qu'il n'aurait pas pu avoir une raison, lui, d'en vouloir à votre sœur ?

DANIÈLE. — C'est possible. Je n'en sais rien.

LE COMMISSAIRE. — Est-ce qu'il était aussi calme, aussi doux que l'était Marc, d'après ce que vous venez de nous dire ?

DANIÈLE. — Non... non, mais il est certain que des deux, c'est Georges qui était le plus violent. Quand il était en colère...

ALBERT, *ému*. — J'ai l'impression que vous ne connaissez pas bien le caractère de Georges, mademoiselle.

DANIÈLE. — Qu'est-ce qu'il vous faut ? Voilà deux ans que je vis avec lui.

ALBERT. — Alors vous devriez savoir pertinemment qu'il est incapable des mouvements de colère dont vous l'accusez.

DANIÈLE. — Il est capable de tout, du meilleur comme du pire.

LE COMMISSAIRE. — Mais ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que votre sœur et lui s'entendaient très bien.

DANIÈLE, *éperdue*. — Oui... enfin, oui et non. Ils se disputaient tout de même assez souvent. Un jour, il l'a même giflée.

ALBERT. — Je suis sûr que c'est impossible.

DANIÈLE. — Je l'ai vu.

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas déclaré tout à l'heure ?

DANIÈLE. — Je n'y ai pas pensé.

LE COMMISSAIRE. — Vous m'avez dit textuellement : « Ma sœur et mon beau-frère s'entendaient parfaitement. » *(Montrant ses notes:)* C'est écrit ici, noir sur blanc.

ALBERT, *avec force*. — Et c'est la vérité.

DANIÈLE. — Qu'est-ce que vous en savez ?

ALBERT. — Georges m'a souvent parlé de son bonheur.

DANIÈLE. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

LE COMMISSAIRE. — Quand je vous ai demandé s'ils avaient eu des discussions violentes, vous m'avez répondu : « Jamais ! »

DANIÈLE, *au supplice*. — Les choses me reviennent petit à petit. Au début, je ne pensais qu'à ma sœur, aux bons moments passés avec elle, mais en ce moment je me rappelle certains détails...

ALBERT. — ...Que votre chagrin déforme, mademoiselle.

DANIÈLE. — Je me fiche de votre opinion. C'est au Commissaire que je réponds.

LE COMMISSAIRE. — Voyons, tâchons d'être précis. Vos contradictions me font perdre un temps... Vous affirmez maintenant que votre beau-frère était violent ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Parfois brutal ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Qu'il avait giflé vo sœur ?

DANIÈLE. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Et qu'il n'est pas imp sible que, dans un mouvement de colère, ait été, sans le vouloir bien entendu, jusq l'étrangler.

DANIÈLE, *dans un souffle*. — Rien n' impossible.

ALBERT, *tremblant d'indignation*. — respecte votre douleur, mademoiselle, mais vo ne vous rendez pas compte qu'inconsciemme j'en suis sûr, et sans la moindre preuve, vo êtes en train d'accuser votre beau-frère.

DANIÈLE, *s'écroulant*. — Oh, laissez-moi laissez-moi... je ne sais rien... je sais seuleme que Marc est innocent...

ALBERT. — Je ne demande qu'à le croir mais j'ai la conviction absolue que Georges innocent, lui aussi.

DANIÈLE. — Je me fiche de vos convictio

LE COMMISSAIRE. — Monsieur Laporte ?

ALBERT. — Monsieur le Commissaire ?...

LE COMMISSAIRE. — Pourriez-vous me d quand vous avez vu Georges Thierry pour dernière fois ?

ALBERT. — Mais certainement... certainemer Je vais vous le dire tout de suite. *(Se décid brusquement :)* Figurez-vous que justemen c'est drôle... je dis « c'est drôle » parce q nous étions restés si longtemps sans nous voi Eh bien, justement, je l'ai vu hier...

LE COMMISSAIRE. — Hier !

ALBERT. — Oui.

LE COMMISSAIRE. — Et à quelle heure ?

ALBERT. — A six heures.

LE COMMISSAIRE. — Six heures ! Qu'est que vous nous racontez là ?

ALBERT. — La vérité.

LE COMMISSAIRE. — Mais non, vous fai certainement erreur.

ALBERT. — Je ne crois pas. Le samedi, quitte mon bureau un peu plus tôt que d'ha tude, c'est-à-dire vers cinq heures et dem J'ai fait quelques pas dans la rue en flâna et puis je suis rentré chez moi, et c'est quelq minutes plus tard que Georges est venu me v

LE COMMISSAIRE. — Georges Thierry é chez vous hier à six heures ?

ALBERT. — Mais oui. Qu'est-ce que cela d'extraordinaire ?

LE COMMISSAIRE. — Ce qu'il y a d'as extraordinaire, c'est que c'est précisém l'heure à laquelle s'est produit le crime.

ALBERT. — Je n'en savais absolument rien

DANIÈLE, *hostile*. — C'est moi qui vous dit tout à l'heure.

ALBERT, *catégorique*. — Non, mademoise vous vous trompez, vous ne m'avez abso'um rien dit à ce sujet.

DANIÈLE. — Comment osez-vous ?

LE COMMISSAIRE, *à Danièle*. — Du cal

mademoiselle. Fumez une autre cigarette. *(A Albert :)* Asseyez-vous. Voulez-vous, je vous prie, me raconter en détail la visite de votre ami ?

ALBERT. — Il a sonné. Je lui ai ouvert. J'ai d'abord mis une seconde à le reconnaître parce qu'il faisait sombre. Il m'a dit qu'il y avait longtemps qu'il voulait me voir et qu'il remettait toujours. Seulement, hier, il avait l'intention d'aller rendre visite à son père, et comme celui-ci ne manquerait pas de lui faire des reproches de ne jamais me voir, il venait me demander de ses nouvelles.

DANIÈLE. — Vous nous avez dit tout à l'heure que vous le voyiez souvent.

LE COMMISSAIRE. — C'est vous ou moi qui menez cette enquête ? *(A Albert :)* Vous rendez-vous compte que ce que vous me dites est d'une importance capitale !

ALBERT. — Eh bien, tant mieux !

LE COMMISSAIRE. — Est-ce qu'il vous a paru agité, nerveux ?

ALBERT. — Pas du tout. Je lui ai offert un verre de Dubonnet, et nous avons parlé de choses et d'autres.

LE COMMISSAIRE. — Est-ce qu'il vous a parlé de sa femme ?

ALBERT. — Oui. Il m'a dit qu'il était très heureux, qu'il désirait beaucoup que je fasse sa connaissance. C'est justement pourquoi je m'étais permis de venir le voir ce matin, et voilà qu'au lieu de la trouver... Ah ! chienne de vie !

LE COMMISSAIRE. — A quelle heure vous a-t-il quitté ?

ALBERT. — Je n'ai pas fait attention. Il est resté à peu près une heure avec moi, c'est-à-dire qu'il a dû partir vers sept heures.

LE COMMISSAIRE. — Et comment expliquez-vous qu'il ne soit pas rentré ici ?

ALBERT. — Il a probablement pris le train directement pour Saint-Etienne pour voir son père.

LE COMMISSAIRE, *à Danièle.* — Il avait parlé devant vous de ce voyage ?

DANIÈLE. — Je ne sais pas.

ALBERT. — Est-ce qu'il n'est pas possible qu'il en ait parlé à votre sœur quand vous n'étiez pas là ?

DANIÈLE. — En ce cas, je le saurais encore moins.

LE COMMISSAIRE, *à Albert.* — Dites-moi, quelqu'un d'autre que vous pourrait-il témoigner de sa présence dans votre appartement ?

ALBERT. — Je ne crois pas... Voyons...

LE COMMISSAIRE. — Personne n'est venu vous voir pendant le temps de sa visite ?

ALBERT. — Hélas, je ne reçois jamais personne, monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Il y a bien une concierge qui l'aura vu passer ?

ALBERT. — Il n'y a pas de concierge chez moi. Il y a une logeuse, M^me^ Brousse, mais elle va chaque samedi à La Bourboule. Je pense qu'elle était déjà partie. En tous cas, elle n'est pas là aujourd'hui. Elle ne pourra nous renseigner que demain à son retour.

LE COMMISSAIRE. — Enfin, s'il se trouve à Saint-Etienne, nous retrouverons bien sa trace. Ce qui me paraît surprenant dans cette histoire, c'est qu'il n'ait pas donné signe de vie depuis la mort de sa femme.

ALBERT. — Peut-être l'ignore-t-il encore. Il n'y a pas de journaux ce matin... C'est dimanche, n'est-ce pas...

LE COMMISSAIRE, *furieux.* — Je le sais que c'est dimanche, vous n'avez pas besoin de me le rappeler.

ALBERT. — Pauvre Georges, quand il apprendra...

LE COMMISSAIRE. — Bon. Tout ça est parfait. Je vous laisse, mademoiselle. J'aurai sans doute encore besoin de vous. En tous cas, je vous ferai signe demain, dès que je connaîtrai le résultat des empreintes.

DANIÈLE. — Est-ce que je suis libre maintenant d'aller et venir comme je veux ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, à condition que vous ne quittiez pas la ville.

DANIÈLE. — Je n'en ai pas la moindre intention. Je me demande d'ailleurs où j'irais.

LE COMMISSAIRE. — Vous venez, monsieur Laporte ?

ALBERT, *inquiet.* — Où ça ?

LE COMMISSAIRE. — Au commissariat.

ALBERT, *pâlissant.* — Au commissariat ?... Mais je viens de vous montrer mes papiers...

LE COMMISSAIRE. — Cela n'a aucun rapport. Il faut faire taper votre déposition, et puis il faut que vous la signiez.

ALBERT, *très embêté.* — Il faut la signer ?

LE COMMISSAIRE. — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne savez pas écrire ?

ALBERT. — Si, et je suis à vos ordres, bien entendu. Seulement...

LE COMMISSAIRE. — Seulement quoi ?

ALBERT. — J'ai rendez-vous pour déjeuner avec un de mes amis chez Papouros. Si je devais le faire attendre, il vaudrait mieux...

LE COMMISSAIRE. — Ne vous inquiétez pas, ce sera vite fait. Moi aussi je suis attendu pour le déjeuner, figurez-vous. *(Ils se dirigent tous les deux vers la porte.)* Ah ! une seconde ! Je préviens l'inspecteur que je m'en vais, et puis nous y allons.

Le Commissaire entre dans le couloir en laissant la porte entr'ouverte. Pendant un court instant Danièle et Albert sont seuls. Ils se regardent en ennemis.

DANIÈLE, *tout bas.* — Vous mentez.

ALBERT, *froidement.* — Vous aussi.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, Georges manipule les boutons d'une petite radio de très vieux modèle. On entend quelques fragments d'émission dont un passage des « Feuilles mortes ».

Des pas dans l'escalier. Georges arrête la radio. Au bout de quelques secondes, quelqu'un frappe timidement à la porte. Georges ne bouge pas, il retient sa respiration. On frappe encore... Une voix dit tout bas :

LA VOIX. — Ouvrez, s'il vous plaît... ouvrez-moi...

Il semble à Georges qu'il connaît cette voix.

GEORGES, *contrefaisant la sienne.* — Qui est là ?

LA VOIX. — Danièle... Danièle Marquand...

Surprise de Georges. Il hésite, puis va ouvrir la porte. Danièle entre. Elle aperçoit son beau-frère. Elle a un mouvement de stupeur.

DANIÈLE. — Qu'est-ce que tu fais ici ?

GEORGES. — J'allais te poser la même question.

DANIÈLE. — Je venais voir Albert Laporte.

GEORGES. — Il n'est pas là. Comment le connais-tu ?

DANIÈLE. — Il est venu ce matin à la maison.

GEORGES, *à lui-même.* — J'en étais sûr.

DANIÈLE. — Georges...

GEORGES. — Quoi ?

DANIÈLE. — Est-ce que tu es au courant ?

GEORGES. — De la mort d'Odette ? Oui, je suis au courant. *(Ricanant :)* Je suis même particulièrement bien au courant...

DANIÈLE. — C'est toi qui ?...

GEORGES. — C'est moi.

DANIÈLE, *pensant à Marc.* — Ah !

GEORGES. — Tu en as l'air presque soulagée...

DANIÈLE. — Je préfère savoir... *(Tout à coup, elle éclate en sanglots.)* Pourquoi as-tu fait ça, Georges ? Pourquoi ?

GEORGES. — Je n'en pouvais plus. Je pouvais plus continuer à en baver comme je faisais depuis un an. Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre dans le doute, dans le mensonge...

DANIÈLE. — Oh, je peux très bien imaginer !

GEORGES. — A l'atelier, je ne pouvais plus travailler. Je ne pensais qu'à elle tout le temps, à elle me trompant, à elle me plaquant, à elle se f... de moi... Et puis je rentrais chez moi j'y trouvais Marc... les mains dans les poche les pieds sur la table.

DANIÈLE. — Tais-toi !

GEORGES. — Ah ! si seulement j'avais pu l surprendre ensemble, c'est lui que j'aurais tué Ou alors, au contraire, je serais parti... calm libéré. Oui, ça aurait mieux valu... j'aurais pr mes cliques et mes claques...

DANIÈLE, *levant lentement les yeux.* — Tu n les as pas surpris ensemble ?

GEORGES. — Non ! Au dernier moment je n suis dégonflé. Une espèce de peur. Oh ! p peur de lui... non... peur de connaître la vérit J'avais pourtant tout bien combiné, je te jure. C'est hier après-midi que je me su décidé. J'ai demandé à mon patron de n laisser partir plus tôt et j'ai couru jusqu'à maison. Marc était chez nous... En arrivant s le palier, j'ai écouté une minute. Je les entendu parler, mais je n'ai pas pu comprend ce qu'ils se disaient.

DANIÈLE. — Pourquoi n'es-tu pas rentré à moment-là ?

GEORGES. — Je ne sais pas. La honte m pris... Tu sais, quelquefois, ce sont les autr qui sont coupables, et c'est nous qui n'oso pas les regarder en face ! Je suis redescen sans bruit, j'ai fait claquer la porte d'en b et je suis remonté lentement pour leur laiss le temps de se séparer. Je suis entré chez nou Odette était dans le salon, devant la commo Elle avait l'air gênée. Elle m'a dit d'un é étonné : « Te voilà ? ». Je me suis précip dans la chambre. Le lit n'était pas défait. C c'était un bon signe. Seulement, quand je l ai demandé sans avoir l'air d'y attacher d'i portance : « Tu es toute seule ? » elle n répondu : « Avec qui veux-tu que je sois ? Alors, j'ai pensé qu'elle mentait bien, et que c'était une preuve ! Je me suis approché d'el Je ne devais pas avoir l'air normal, pa qu'elle a reculé. Je me suis approché encor elle s'est mise à trembler. J'ai mis une ma sur son cou, elle a poussé un cri. Alors, j mis mon autre sur sa bouche pour la fa taire... et elle m'a mordu... elle m'a mordu av tant de force... c'est pour ça que j'ai serr oh, et puis, à quoi bon chercher une excus

DANIÈLE. — Si seulement j'avais été là !

GEORGES. — Tu n'aurais rien pu empêch J'étais comme fou !

DANIÈLE. — Pourquoi n'as-tu pas cherch

me parler, avant de... pourquoi ne m'as-tu pas demandé ?...

GEORGES. — Cent fois, je t'ai demandé... tu n'as jamais rien voulu me dire.

DANIÈLE. — Je ne savais rien.

GEORGES. — Et maintenant, est-ce que tu sais ? *(Danièle ne répond pas.)* Dis, tu sais ?... *(Il se précipite sur elle et l'empoigne.)* Réponds-moi.

DANIÈLE. — Lâche-moi.

GEORGES. — Je veux que tu me répondes.

DANIÈLE. — Brute ! Tu vas peut-être m'étrangler, moi aussi ?

GEORGES, *s'effondrant.* — Oh, Danièle, Danièle... je te supplie de me dire la vérité !... Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, maintenant ? Qu'est-ce que tu veux que ça change ? Tout est fini ! Alors, est-ce qu'elle était la maîtresse de Marc ?

DANIÈLE, *lentement, avec un grand effort.* — Non, Georges...

GEORGES. — Tu en es certaine ?

DANIÈLE. — Oui !

GEORGES. — Comment peux-tu en être certaine ?

DANIÈLE. — Elle me l'aurait dit, elle me disait tout.

GEORGES. — Est-ce qu'elle était amoureuse de lui ?

DANIÈLE. — Non, Georges, elle était amoureuse de toi.

GEORGES, *après un long temps.* — Bien !... *(Il est tout à coup très calme, très détendu.)* C'est mieux comme ça... oui, c'est mieux ! Il fallait que ce soit comme ça... Maintenant que je sais, je me sens libre ! Tu vois, je suis très calme. Tu vas me laisser...

DANIÈLE. — Qu'est-ce que tu vas faire ? *(Il ne répond pas.)* Tu ne vas tout de même pas aller te dénoncer ?

GEORGES. — Non, la taule, j'en ai eu ma claque !

DANIÈLE. — Où vas-tu aller ?

GEORGES. — Qu'est-ce que ça peut te f... ?

DANIÈLE, *avec effort.* — Il faut que tu files, et le plus vite possible.

GEORGES. — Pourquoi faire ?

DANIÈLE. — Pour te cacher.

GEORGES. — C'est toi qui me conseilles ça ?

DANIÈLE. — Oui !

GEORGES. — Je croyais que tu ne m'aimais pas...

DANIÈLE. — Nous n'avons jamais été des amis, Georges... nous ne nous sommes jamais compris... et nous ne nous reverrons sans doute jamais ! Mais, vois-tu, aujourd'hui où je devrais te détester, je n'en ai pas le courage ! Un tel malheur nous dépasse. A quoi ça servirait-il que la police te trouve ? Pourquoi veux-tu que j'aille te poursuivre ? Au nom de la justice ? Par vengeance ?,,, Que tu sois libre, ou non, ma sœur est morte ! Hier, j'aurais peut-être été te dénoncer. Tiens, ce matin même, j'ai commencé à le faire... je t'ai accusé, tu entends, je t'ai chargé autant que je l'ai pu... parce que ce matin encore j'avais des illusions, j'avais... mais depuis... depuis, j'ai appris pas mal de choses. Maintenant je comprends mieux. Maintenant je comprends même qu'on puisse tuer. Alors, du fond de mon cœur, du fond de ma conscience, je te dis : « F... le camp, planque-toi pendant quelque temps et puis... et puis, plus tard, refais ta vie... »

GEORGES. — Refaire ma vie ? Comment ? Pour qui ? Avec qui ? Vivre seul, vieillir seul, comme Laporte ? Ah non ! plutôt crever ! Regarde ces murs... regarde cette prison ! J'aime encore mieux l'autre. Et puis l'odeur, tu la sens ? L'odeur du moisi... l'odeur du renfermé... l'odeur de la mort ! Allez, laisse-moi, Danièle.

DANIÈLE. — Il faut que je voie Albert Laporte.

GEORGES. — Eh bien, reviens dans une heure. Il sera là... Oui, dans une heure, ce sera bien. Pour lui comme pour toi ce sera même très bien. N'oublie pas de revenir ! Je le préviendrai ; je lui dirai qu'il t'attende... Ou bien je lui laisserai un mot. Allez, au revoir, Danièle... *(Tout bas :)* Et pardon...

DANIÈLE, *à la porte.* — Au revoir, Georges... C'est dommage !

GEORGES. — Quoi ?

DANIÈLE. — Tout ! Nous aurions pu être heureux tous ensemble. C'est dommage...

Elle sort. Resté seul, Georges agit avec décision, mais en même temps avec une sorte de détachement. Il cherche et trouve une feuille de papier et une enveloppe. Il sort un crayon de sa poche et écrit quelques mots, puis il détache sa montre de son poignet et la dépose dans l'enveloppe. On entend des pas. Albert entre, tenant à la main un paquet qui contient deux sandwiches. Il referme la porte et court à la fenêtre. Il essaie de voir sans être vu.

ALBERT. — Je crois qu'on m'a suivi ! *(Un temps.)* Non, rien, j'ai dû me tromper !... Quand je suis sorti de chez Papouros, il y avait deux hommes dans la rue... J'ai cru que c'étaient deux flics en civil. C'étaient peut-être deux passants qui allaient dans la même direction que moi... Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

GEORGES, *souriant.* — Parce que c'est vous, en ce moment, qui avez l'air d'un homme traqué.

ALBERT. — Peut-être qu'à force de vous écouter, de me mettre à votre place.... enfin d'essayer... Ça serait tout de même trop bête que vous vous fassiez prendre par ma faute ! Je vous ai rapporté deux sandwiches.

GEORGES. — J'ai pas faim.

ALBERT. — Eh bien, vous les emporterez tout à l'heure avec vous.

GEORGES. — C'est ça.

ALBERT. — Vous avez l'air plus fatigué que ce matin.

GEORGES. — Non, je me sens bien. C'est le journal que vous avez dans votre poche ?

ALBERT. — Oui.

GEORGES. — Montrez-le moi...

ALBERT, *mentant.* — Il n'y a rien dedans...

GEORGES. — Montrez quand même.

ALBERT. — Je vous dis qu'il n'y a rien.

GEORGES. — Vous préférez que je descende en acheter un autre ?

ALBERT, *sortant le journal de sa poche.* — Ce qu'ils disent n'a aucun intérêt. *(Lisant.)* « Odette Marquand... 23 ans... dans la chambre qu'elle partageait avec son amant... Georges Thierry, ouvrier horloger »... C'est tout ! Le reste, des banalités ! Un vrai feuilleton !

GEORGES. — Donnez.

ALBERT. — Ne le lisez pas.

GEORGES, *le prenant.* — Qu'est-ce que vous voulez que ça me f..., ce qu'ils impriment ? Tiens, une photo de moi ! Ça prouve qu'ils ont drôlement fouillé partout.

ALBERT. — Elle est mauvaise, heureusement. Personne ne vous reconnaîtra.

GEORGES. — Odette trouvait que j'avais l'air d'un assassin, là-dessus... Elle ne croyait pas si bien dire ! *(Lisant :)* « Crime d'un sadique »... Ça ne peut tout de même pas être ça... Il est vrai qu'ils ont fait suivre « sadique » d'un point d'interrogation... « Bien qu'il y ait actuellement plusieurs pistes, nous avons pu obtenir des renseignements sur l'un des présumés coupables : Georges Thierry, un alcoolique invétéré, qui poursuivait sa maîtresse dans la rue en lui criant des insultes que la tenue de notre journal nous interdit de publier »... *(Avec un rire amer.)* La tenue de leur journal !... C'est pas croyable !... « C'est à la suite d'une scène où, paraît-il, l'innocente victime venait d'annoncer à son amant l'espoir qu'elle avait d'une prochaine maternité... » Les salauds !... Moi qui aurais tant voulu un gosse, au contraire ! Vous ne les croyez pas, au moins ?

ALBERT. — Je vous jure que non.

GEORGES. — Ce que peuvent penser les autres, je m'en f..., ils salissent tout. Seulement, vous... je tiens à votre estime.

ALBERT. — Ne craignez rien.

Maladroitement, il pose ses mains sur le bras de Georges. On sent qu'il voudrait dire tout ce qu'il a sur le cœur, mais qu'il n'ose pas.

GEORGES. — Vous avez été là-bas, n'est-ce pas ?

ALBERT. — Où ?

GEORGES. — Chez moi. Je savais que vous iriez. Vous avez vu Marc ?

ALBERT, *il aperçoit le poste de radio sur la table.* — Vous avez fait marcher la radio ?

GEORGES. — J'ai essayé.

ALBERT. — Est-ce qu'ils parlaient de ?...

GEORGES. — Pensez-vous, c'est pas assez important. *(Un temps.)* Alors... Marc ?

ALBERT. — Alors, rien. Je n'ai pas pu lui parler.

GEORGES. — Pourquoi ?

ALBERT. — Parce que je ne l'ai pas vu ch lui.

GEORGES. — Ah ! non... Où ça ?

ALBERT. — Au commissariat. Il y arriva flanqué de deux flics qui avaient fini par dénicher. Nos regards se sont croisés, mais n'ai pu lui parler.

GEORGES. — Qu'est-ce que vous êtes allé fai au commissariat ?

ALBERT. — Signer ma déposition.

GEORGES. — Quelle déposition ?

ALBERT. — Vous allez me trouver stupid mais je me suis mêlé de ce qui ne me regarda pas. Il est vrai que depuis hier, je ne fais q cela. Je vous ai fourni un alibi.

GEORGES. — Mais vous êtes fou. Vous vous rendez pas compte des conséquences...

ALBERT. — N'ayez pas peur. Moi aussi, m'en suis voulu après coup. J'ai craint qu'i ne viennent perquisitionner ici, ou qu'i n'établissent une surveillance. Mais non, po le moment leurs soupçons sont braqués s Marc. Vous, ils vous cherchent à Saint-Etienn Et puis, pour plus de sûreté, j'ai été rejoind Bernier chez Papouros. J'ai même déjeuné av lui. Comme ça, au cas où des flics m'auraie suivi, ils ont pu constater que je n'étais p pressé de rentrer chez moi.

GEORGES. — C'est pas pour moi que j'ai peu C'est pour vous. Vous risquez d'être incul de faux témoignage, ou Dieu sait quoi...

ALBERT. — Que voulez-vous ! Pour une fo que je peux rendre service ! *(Changeant ton :)* Vous savez, j'ai bien réfléchi au su de l'autocar. Ce serait une bêtise. Je crois q la solution la plus prudente est que vous parti à pied, au moins jusqu'à Saint-Symphorien, que là vous fassiez de l'auto-stop jusqu'à Lyon Vous ne croyez pas ?

GEORGES, *qui n'a pas écouté.* — Si, si... Danièle, qu'est-ce qu'elle a dit ?

ALBERT. — Eh bien, rien de précis. Mais j eu l'impression... je ne sais pas ce que vo allez en penser ! C'est probablement une id qui ne vous est jamais venue à l'esprit... J eu l'impression qu'elle était la maîtresse Marc.

GEORGES. — Danièle ?

ALBERT. — Oui.

GEORGES. — Qu'est-ce qui vous fait croire ç

ALBERT. — Son trouble chaque fois que nom de Marc est prononcé... sa réaction, t violente, quand le commissaire s'est mis à soupçonner.

GEORGES, *ricanant.* — Ah ! ça, ça ser drôle ! *(Un temps.)* Alors, ce serait pour que Marc venait à la maison, qu'il se cach de moi ! Et ma pauvre Odette, pour couv sa sœur, se laissait accuser... Oui, c'est drôl Décidément on n'a que ce qu'on mérite ! A oui, c'est drôle !

Il rit. Albert se rend compte que, loin soulager Georges, cette nouvelle l'acca Au supplice, il va essayer de mentir.

ALBERT. — Ne riez pas... Vous me faites pe

Ecoutez-moi, Georges ! Ce que j'ai à vous dire est pénible, mais cela vaut sans doute mieux. Oui, c'est mieux ! Vous savez quel genre d'homme est Marc Mansuy ! Vous connaissez son manque de cœur, son manque de scrupule... le peu de cas qu'il faisait des femmes. Vous m'avez dit vous-même qu'il ne pensait qu'à ses conquêtes ; que pour avoir une femme de plus, il ferait n'importe quoi... à plus forte raison, il se moquerait de toute convenance, de toute décence... Eh bien, je crois, c'est-à-dire, je suis sûr maintenant, que le fait d'être l'amant de Danièle ne l'a pas empêché de tourner autour de votre femme ! Au contraire, tel que vous me l'avez décrit, tel que je l'ai aperçu au commissariat, je suis certain qu'il devait trouver dans cette situation un plaisir trouble, une sorte de sale jouissance. D'ailleurs, Danièle elle-même m'en a parlé. Elle avait remarqué, elle aussi, que Marc faisait des avances à votre femme. Elle trouvait votre jalousie parfaitement justifiée, elle me l'a dit. Elle trouvait naturel que vous en ayez pris ombrage, que vous ayez fait à Odette des scènes de jalousie...

GEORGES, *fort doucement.* — Et que je l'aie tuée ?... Vous mentez.

ALBERT. — Comment ?

GEORGES. — Et vous mentez bien mal. Peut-être pas avec la police, mais, avec moi, vous mentez très mal.

ALBERT, *décontenancé.* — Pourquoi est-ce que je mentirais ?

GEORGES. — Par pitié. Pour que j'aie moins de remords, pour que je puisse croire que mon crime était motivé, était justifié comme vous dites. Ce n'est pas la peine de vous donner tant de mal. Danièle sort d'ici. Vous ne l'avez pas croisée ? Elle m'a dit la vérité : Odette était innocente. Alors, maintenant, je sais ce que je voulais savoir.

Un long temps. Albert ne sait que répondre. On entend sonner quatre heures à l'église.

ALBERT, *à la fenêtre.* — Quatre heures ! Comme les jours sont courts !

GEORGES. — Encore quelques minutes et il fera nuit. *(Un temps.)* Je vais partir.

ALBERT. — Déjà !

GEORGES. — Oui.

ALBERT, *après un temps.* — Dans un sens, c'est une chance qu'il pleuve ; les agents ne feront pas de zèle...

Un temps.

GEORGES. — Je vous aurai fait passer un beau dimanche !

ALBERT, *maladroitement.* — Oh, mes dimanches, vous savez... *(Un temps.)* Vous m'enverrez de vos nouvelles, n'est-ce pas ? Dès que ce sera possible...

GEORGES. — Mais oui.

ALBERT. — Je vais vous accompagner.

GEORGES. — Non.

ALBERT. — Pourquoi ?

GEORGES. — J'aime mieux pas.

ALBERT. — Vous ne voulez pas que je vienne avec vous jusqu'à la sortie de la ville ?

GEORGES. — J'aime mieux vous dire au revoir ici...

Un temps.

ALBERT, *avec reproche.* — Et vos sandwiches ? Vous les oubliez ?

GEORGES. — Oh ! pardon.

ALBERT. — Vous devriez me laisser vos pièces d'identité. De toutes façons, il faudra que vous vous fassiez faire de faux papiers. Il vaut peut-être mieux ne pas conserver ceux-là.

GEORGES. — Oui. *(Il les lui donne.)* Et puis gardez aussi la clef. Vous n'aurez qu'à la rendre à Danièle. Pauvre gosse ! Voyez-la de temps en temps, elle va être bien seule. Dites-lui que je regrette de l'avoir mal connue, j'aurais dû être plus gentil avec elle... avec elles deux ! Si on savait qu'on a si peu de temps à vivre ensemble... Oui, dites-lui que je regrette !... *(Il fouille dans son portefeuille.)* Une photo d'Odette... C'est dommage, c'est une mauvaise photo... elle était si jolie...

ALBERT. — Il vaut mieux que je la garde.

Georges lui donne la photo.

GEORGES. — Ça, c'est un petit mot d'elle. Un petit mot gentil...

Il le remet dans son portefeuille.

ALBERT, *de plus en plus ému.* — Je mets tout dans ce tiroir... Un jour vous reviendrez et vous trouverez tout ici. Je vous attends... Ou alors vous me ferez signe et c'est moi qui viendrai vous voir à Paris... Vous... vous avez de l'argent ?

GEORGES. — J'ai quatre ou cinq mille francs.

ALBERT. — Il vous en faut davantage.

GEORGES. — Ce n'est pas la peine.

ALBERT. — Comment... ce n'est pas la peine ?...

GEORGES, *se rattrapant.* — J'ai assez d'argent pour prendre mon billet jusqu'à Paris, et là, j'ai ce copain qui m'aidera.

ALBERT, *effrayé.* — Vous n'allez pas faire de bêtises, n'est-ce pas ?

GEORGES. — Mais non.

ALBERT. — Je ne sais pas... quand vous m'avez dit : « Ce n'est pas la peine », vous m'avez fait peur.

GEORGES. — N'ayez pas d'idées noires. Je vous quitte avec beaucoup de courage, et c'est à vous que je le dois. Merci pour tout ce que vous avez fait.

ALBERT, *avec une émotion qu'il ne peut plus maîtriser.* — Mais vous ne devez pas me remercier ! Le peu que j'ai fait, je l'ai fait de tout mon cœur...

GEORGES. — Nous aurions pu être des amis... Seulement, il est trop tard !

ALBERT. — Non, Georges, il n'est pas trop tard !

Un long temps. Ils sont tous les deux trop émus pour en dire davantage.

GEORGES. — Allez... au revoir... Albert.

ALBERT. — Au revoir, Georges... *(Ils s'étreignent. Georges va vers la porte. Il se retourne. Il regarde longuement cette chambre, le journal étalé sur la table, le réchaud, le lit, la lampe, les rideaux sales, puis, les larmes aux yeux, il sort. Albert va vers la fenêtre, l'ouvre, guette Georges, lui fait un signe d'adieu. Tout à coup, on entend un bruit de freins, une voiture qui dérape, une embardée, des cris. Albert hurle :)* Georges !...

Comme un fou, il se précipite dehors.

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

Le rideau se relève immédiatement sur le même décor. Albert est couché sur le lit, la tête dans les mains. On frappe.

ALBERT, *sursautant.* - C'est vous, Mme Brousse ? La clef est sur la porte. *(Danièle entre ; elle semble encore plus pâle, plus frêle que tout à l'heure.)* Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

DANIÈLE. — Il faut que je vous parle.

ALBERT. — A quoi bon ?

DANIÈLE. — Ne me regardez pas si durement ! Vous devez me détester, je le comprends, mais quand vous saurez ce que j'ai souffert, vous me jugerez avec moins de sévérité.

ALBERT. — Je ne me permets de juger personne.

DANIÈLE. — Si... je sais que vous me méprisez, et vous en avez le droit. Ce matin, quand le Commissaire s'est mis à soupçonner Marc, ça a été un tel coup pour moi, que je ne savais plus ce que je faisais. J'aurais été jusqu'à m'accuser moi-même, c'est vous dire ! Oh ! je ne cherche pas une excuse. Je voudrais que vous compreniez que j'essayais à tout prix d'écarter de Marc les soupçons de la police. C'était mon seul but.

ALBERT. — Je sais.

DANIÈLE. — Seulement après votre départ, j'ai découvert... j'ai découvert que Marc n'était pas le garçon que je croyais... que j'espérais ! Oh ! je sais qu'il n'a rien à voir avec ce crime... et je suis tranquille, il saura se justifier ! Il y a sûrement une fille chez qui il était hier soir, qui pourra témoigner pour lui ! Mais c'est un sale type... un sale type !

ALBERT. — C'est pour me faire part de cette découverte, que vous êtes venue me voir ?

DANIÈLE. — Non, c'est au sujet de Georges. J'ai tant de remords ! Je vous supplie de le sauver... de réparer le mal que j'ai fait. Voyez-vous, si je vais moi-même au commissariat, si je leur dis que j'ai menti, ils me prendront pour une folle. Qu'est-ce que c'est que cette fille qui change sa déposition toutes les cinq minutes ? Moi, je ne peux pas leur expliquer... Tandis que vous, vous pouvez. Vous pouvez leur raconter que, ce matin, je n'étais pas dans mon état normal, que je suis prête à rétracter ce que j'ai dit, que Georges n'était pas aussi violent que j'ai essayé de leur faire croire. Vous pouvez peut-être leur dire que j'ai agi par vengeance inconsciemment... ou bien.... enfin... ce que vous voudrez. Ce qu'il faut, c'est de donner à Georges le temps de se cacher, de recommencer une autre vie !

ALBERT, *très bas.* — Trop tard.

DANIÈLE. — Quoi ?

ALBERT. — Il est trop tard.

DANIÈLE. — Je ne comprends pas.

ALBERT. — Vous pensez bien que, si c'était humainement possible, j'essaierais encore de le faire ! Mais Georges ne peut plus être sauvé.

DANIÈLE. — Il a été se livrer à la police ?

ALBERT. — Non.

DANIÈLE, *avec un pressentiment.* — Qu'est-ce qu'il a fait ?

ALBERT. — Il va vous falloir un rude courage pour supporter cette nouvelle épreuve.

DANIÈLE. — Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis plus forte que j'en ai l'air.

ALBERT. — Georges s'est donné la mort.

DANIÈLE. — Ce n'est pas vrai.

ALBERT. — Georges s'est tué sous ma fenêtre, il n'y a pas une heure.

DANIÈLE. — Ce n'est pas vrai.

ALBERT. — Il s'est jeté sous les roues d'un camion.

DANIÈLE. — Et... tout est fini ?

ALBERT. — Oui.

DANIÈLE, *pleurant doucement.* — Quand je pense que je les ai quittés, hier matin, tous les deux, heureux malgré leurs disputes, faisant des projets pour leur dimanche, et que maintenant... *(Un temps.)* Etes-vous sûr qu'il s'est tué ? C'est peut-être un accident.

ALBERT. — Non, il l'a fait volontairement. Je l'ai vu. Je me suis précipité... Trop tard. Il a été tué sur le coup. Un car de police est arrivé... On l'a emmené... C'est fini.

DANIÈLE. — Mais pourquoi, a-t-il fait cela ? pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il n'a pas fui ? Il aurait pu se cacher... et même s'il avait été découvert, il aurait pu s'en tirer. Avec un bon avocat, il en aurait été quitte avec quelques années de prison, et après, il aurait été libre. Mon pauvre Georges, mon pauvre imbécile de Georges ! Pourquoi a-t-il fait cela, pourquoi ?

ALBERT. — Parce qu'il n'a pas pu supporter l'idée d'avoir tué une innocente !

DANIÈLE. — Une innocente !

ALBERT. — D'avoir commis ce meurtre pour rien... pour rien. Voyez-vous, si sa femme avait été coupable, il aurait pu lutter. Il aurait eu le sentiment d'avoir puni une faute, d'avoir accompli un acte de justice... Seulement, quand il a su qu'Odette lui était fidèle...

DANIÈLE, *sanglotant.* — Ah, taisez-vous, taisez-vous, c'est trop affreux, c'est trop cruel, c'est trop injuste ! Odette était coupable, vous m'entendez. Elle était la maîtresse de Marc depuis un an.

ALBERT. — Qu'est-ce que vous dites ?

DANIÈLE. — J'en ai eu la preuve, ce matin, près votre départ. C'est pourquoi je me suis précipitée ici... Oh ! depuis longtemps j'avais des doutes. Je me demandais si c'était bien pour moi que Marc était toujours fourré à la maison. Une fois ou deux, j'avais même surpris entre Odette et lui des regards... Seulement, Marc mentait tellement bien. Quand nous étions seuls, il me disait si bien qu'il m'aimait, qu'il avait besoin de moi, que plus tard nous nous marierions. Il le disait si bien que, par moment, je le croyais. Il m'aurait dit qu'il y a du soleil en ce moment, je l'aurais cru.

ALBERT. — Quelle preuve avez-vous eue ce matin ?

DANIÈLE. — Après votre départ, j'ai fouillé tous les tiroirs d'Odette. Dans la chambre je n'ai rien vu et puis je me suis souvenue d'un grenier qu'on nous avait loué en même temps que l'appartement. J'y suis montée, et là, dans un vieux carton à chapeaux, j'ai trouvé des lettres... des lettres qu'ils s'étaient écrites il y a quelques mois, pendant une absence de Marc ! Des lettres horribles, d'une précision, d'une saleté...

ALBERT. — Mais tout à l'heure, quand vous êtes venue ici, vous saviez la vérité. Pourquoi ne l'avez-vous pas dite à Georges ?

DANIÈLE. — Par peur ! Oui, il était dans un tel état que j'ai eu peur. Et puis par pitié, peut-être. Je croyais que c'était mieux pour lui, pour le souvenir qu'il garderait d'Odette. *(Sauvagement :)* Et puis non, tenez ! A quoi bon me faire meilleure que je ne suis ! Ce n'est même pas par pitié : c'est par orgueil ! Un orgueil imbécile, vous entendez. Par orgueil, je ne voulais pas admettre que Marc ait pu me mentir, me tromper comme il l'a fait... Mon Dieu, pardonnez-moi, je suis plus coupable que Georges.

ALBERT, *lentement.* — Nous sommes tous coupables.

DANIÈLE. — Lui, au moins, il avait l'excuse de la passion...

ALBERT. — Vous aussi.

DANIÈLE. — Une sale passion.

ALBERT, *tout bas.* — Il n'y a pas de passion qui soit sale. Ce qui est sale, c'est de ne pas avoir de passion... Ne pleurez pas. Nous sommes tous coupables. Nous tuons tous chaque jour quelque chose ou quelqu'un. Il n'y a pas de choix. Il faut rester seul, et ça aussi, c'est un crime, ou alors, il faut se mêler aux autres et, volontairement ou involontairement, leur faire du mal... Marc est coupable, coupable d'une trahison, d'une petite saleté comme tant d'autres en font, mais qui, cette fois, est la cause de deux morts. Moi, je suis coupable aussi, coupable de ne pas avoir su retenir Georges...

DANIÈLE. — Non, vous, vous êtes bon.

ALBERT. — Il était là ! Il était dans cette chambre, il n'y a pas une heure. Sa vie dépendait de moi. Il attendait de moi quelque chose... et je n'ai rien su lui donner. Il est reparti les mains vides. Je n'ai rien su voir, rien su comprendre... Il suffisait de quelques mots pour le retenir. Il suffisait de le prendre dans mes bras, et de lui dire n'importe quoi : « Vous n'êtes pas seul, je suis là, je suis votre ami. J'ai bien peu, mais le peu que j'ai, je vous le donne. Vous, vous m'avez tant donné ! Tenez, hier soir, vous m'avez demandé si j'avais dîné. Bien sûr, pour vous ce n'était qu'une politesse banale, mais moi, depuis combien de temps n'avais-je pas entendu une telle question ? Depuis quand quelqu'un s'était-il inquiété de savoir si j'avais froid ou si j'avais faim ? On a beau se croire détaché de tout, on a toujours besoin que quelqu'un vous serre la main, vous savez ! » Ah ! si on pouvait revenir en arrière, rattraper une seconde, une seconde seulement... Est-ce que je n'aurais pas dû lui crier ce que j'avais dans le cœur, lui crier : « N'ayez pas de remords, nous portons tous en nous des crimes, et si nous ne les commettons pas, ce n'est pas par vertu, c'est par lâcheté. Nous courbons le dos sous des conventions, des peurs, des morales hypocrites... Vous, vous n'avez eu peur de rien. Vous avez été jusqu'au bout. Et c'est pourquoi je vous admire... Oui, Georges, je vous admire... Vous êtes un homme fort... Vous êtes un homme pur... vous êtes l'homme que j'aurais voulu être... *(Il s'arrête et s'aperçoit seulement alors que ce n'est pas à Georges qu'il s'adresse.)* Voilà ce que je ne lui ai pas dit... *(Un long temps. Ils pleurent tous les deux.)* Tenez, voilà la clef de votre appartement. Il l'a laissée pour vous. Le reste, je le garde. Il m'a donné sa montre ; je la porterai toujours. *(Un temps.)* Georges m'a chargé de vous dire qu'il regrettait d'avoir été souvent brusque envers vous, qu'il regrettait.

DANIÈLE. — Pauvre Georges ! Il aura fallu qu'il disparaisse pour que j'apprenne à le connaître.

Un temps. Elle se dirige vers la porte.

ALBERT. — Vous partez ?

DANIÈLE. — Oui.

ALBERT. — Si vous voulez rester ici, je n'ai pas besoin de vous dire...

DANIÈLE. — Non. Il faut que je rentre chez moi tôt ou tard. Autant le faire tout de suite.

ALBERT, *doucement.* — Vous êtes si pressée de retrouver Marc ?

DANIÈLE. — Je ne veux plus jamais le voir.

ALBERT. — Vous serez bien forcée de le voir, vous habitez sur le même palier.

DANIÈLE. — Je ne veux plus souffrir.

ALBERT. — Qu'est-ce que ça peut faire, si vous l'aimez ?

DANIÈLE. — Je l'ai aimé, oui, désespérément, mais c'est fini. Tout est fini. Maintenant, je ne pourrai plus jamais aimer personne.

ALBERT. — Comme vous êtes jeune ! Moi aussi, j'ai cru qu'on pouvait vivre sans amour, mais ce n'est pas vrai ! Et puis, dites-vous que c'est ce que Georges souhaitait. Un de ses

derniers mots a été : « Pourvu que Danièle ne reste pas seule... Promettez-moi qu'elle ne restera pas seule. » J'aurais bien voulu lui obéir, vous aider, vous guider, vous offrir ma compagnie... Mais je crains bien que nous ne soyons pas faits l'un pour l'autre... Et puis, je vais sans doute quitter Roanne.

DANIÈLE. — Vous avez peur qu'on vous recherche ?

ALBERT. — Pourquoi est-ce qu'on me rechercherait ? *(Souriant :)* Ah ! ce faux témoignage ? Je n'y pensais même plus ! Vous savez, je ne risquerais pas grand-chose : avec la mort du coupable, on classe les dossiers, on n'en parle plus. Non, ce n'est pas ça... Mais tout à coup, je ne peux plus supporter cette chambre, ces murs ; ça sent le moisi.

DANIÈLE. — Quand partirez-vous ?

ALBERT. — Je ne sais pas. Dans quelques jours ou dans quelques mois... De toutes façons, j'ai échappé à ma médiocrité, à ma solitude. Un beau jour je ferai mes paquets, je laisserai un mot à la mère Brousse ! Et puis non, tenez, je ne ferai d'adieux à personne : pas d'explications, pas de regrets ! Si, il y a une chose que je regretterai. C'est de ne pas voir la tête de la mère Brousse quand elle trouvera la chambre vide ! Et M. Miraud, le directeur de la Banque, quel coup de sang ! « Le comptable a levé le pied. » Il se précipitera pour vérifier la caisse, et là, qui sera bien surpris ?... Pas un centime ne manquera, pas un centime... Comme c'est bon de repartir à zéro !

DANIÈLE. — Je vous regarde. Vous n'êtes p le même homme que ce matin.

Elle ouvre la porte.

ALBERT, *lentement.* — C'est vrai. Je ne plus le même homme, et c'est à Georges je le dois !

DANIÈLE. — Vous l'aimiez beaucoup ?

ALBERT. — Il est le seul ami que j'aie jam eu... Et pourtant hier à cette heure-ci — je vous ai menti ce matin — hier à c heure-ci, je ne le connaissais pas ! C'est d comme il suffit parfois d'une rencontre...*

Elle sort, Albert est seul à nouveau. entend au lointain : « Je t'ai donné m cœur — Je t'ai donné ma vi...i...e ! »

[* *A la représentation, les répliques vantes sont ajoutées après :* « Il suffit parf d'une rencontre... »

DANIÈLE, *regardant Albert avec nouveaux yeux.* — Oui... c'est drôle.

Elle sort. Albert la regarde partir hésite, il sent confusément une po bilité de bonheur, un espoir. Br quement, il ouvre la fenêtre, se penc appelle...

ALBERT. — Danièle... Attendez... Attend moi... Je vais vous accompagner un b de chemin.

Il sort rapidement.]

RIDEAU

Albert. Danièle. Le Commissaire.

Georges. Danièle.

6 ALBERT, intervenant. — *Ne soyez pas nerveuse, mademoiselle ; M. le Commissaire ne fait que son devoir.* (ACTE II.)

7 GEORGES. — *Dis, tu sais ?... Réponds-moi !* (ACTE III ; 1er tabl.)

8 DANIÈLE. — *Nous aurions pu être heureux tous ensemble. C'est dommage...* (ACTE III ; 1er tabl.)

9 ALBERT. — *Eh bien ! vous les emporterez avec vous...* (ACTE III ; 1er tabl.)

10 DANIÈLE. — *Après votre départ, j'ai fouillé tous les tiroirs d'Odette.* (ACTE III ; 2e tabl.)

(Photographies Lipnitzki.)

Georges. Danièle.

Georges. Albert.

Albert. Danièle.

"UN BEAU DIMANCHE" DEVANT LA CRITIQU

Je conçois très bien que Jean-Pierre Aumont ait été tenté de porter à la scène le premier livre de M. Pierre Larthomas, *Une Rencontre*. On sait que, depuis lors, ce jeune romancier a publié un autre livre, *Ceux qui marchent près de nous*. Je ne dissimulerai pas que c'est le livre auquel j'avais personnellement donné mon suffrage lorsque nous avons eu, il y a quelques jours, à décerner le prix de la Presse Latine. Il y a là une qualité humaine qui n'est pas si commune. Voici maintenant quel est le thème d'*Un beau Dimanche* :

Albert Laporte, caissier du Crédit Industriel, à Roanne, est un garçon sage et mélancolique — trop sage pour sa femme, qui l'a abandonné après deux ans de mariage. Sa principale distraction consiste, quand il le peut, à s'intéresser activement aux passants inconnus, à imaginer leur vie, parfois à leur rendre service ; c'est ainsi qu'il a fait la connaissance d'un garçon de vingt-cinq à trente ans dont le visage angoissé l'avait impressionné. Il l'a abordé, lui a demandé du feu, a engagé la conversation avec lui et lui a proposé de l'amener chez lui pour lui faire un pansement. L'autre est encore tout contracté et plein de méfiance. Sans d'ailleurs être précisément questionné, il raconte qu'il a été blessé au cours d'une bagarre dans un meeting. Mais il est bien visible que ce n'est pas vrai. Albert en est certain, il constate que l'autre paraît avoir peur de sortir dans la rue et lui propose de le garder cette nuit.

L'homme est visiblement ému par tant de bonté et l'aveu éclate, l'aveu qui est un avertissement, une mise en garde : « Je suis un assassin. » Ce Georges Thierry a étranglé Odette, la femme avec qui il vivait maritalement et cela parce qu'il avait la conviction, mais non pas, à vrai dire, la preuve matérielle qu'elle le trompait avec Marc, un voisin de palier. Albert, cédant à un besoin confus d'intervenir, de protéger un meurtrier en qui il discerne une victime, décide de se rendre à la maison du crime. Là, il trouve Danièle, la sœur d'Odette, à qui il se présente comme un ami intime de Georges Thierry. Il feint naturellement la surprise en apprenant la mort de la jeune femme et dit être sans nouvelles de Georges.

Le commissaire de police est déjà sur les lieux et enquête. Danièle ne paraît avoir aucune idée de ce qui a pu réellement se passer, mais, à partir du moment où elle découvre que le commissaire est enclin à soupçonner Marc, le voisin de palier, pour tenter de disculper celui-ci dont elle est amoureuse, elle se met à charger son beau-frère, parle de son caractère difficile, de querelles de ménage, etc. Un duel s'engage ainsi entre elle et Albert, qui s'est fait spontanément l'avocat, d'autres diront le complice, du meurtrier.

Ces scènes, fort bien menées, sont réellement pathétiques.

GABRIEL MARCEL,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

Pour un comptable qui s'ennuie, il y a bien des manières de se divertir le dimanche. Albert Laporte a choisi la plus inattendue. Il suit dans la rue un garçon blessé, découvre que c'est un assassin, et s'attache à le sauver jusqu'à se compromettre lui-même. Mais ayant acquis la certitude que sa maîtresse était innocente, Georges (c'est le nom du jaloux) ne se pardonne pas de l'avoir étranglée : il se suicide.

En réalité, Odette n'était pas innocente. Elle avait un amant depuis six mois, qui ne se privait pas pour autant de faire croire à sa sœur, Danièle, qu'il é amoureux d'elle, trompant a l'une et l'autre femme.

A s'approcher du feu passions on s'y réchauffe ; r on ne peut plus, après, porter le froid. Albert Lap voit soudain que sa chan est misérable, que sa vie comme elle le moisi. Cette contre l'a libéré. Il part l'aventure.

Je vois bien ce qui a sé Jean-Pierre Aumont dans roman de Pierre Larthon *Rencontre*, d'où il a tiré sa pi

Ce n'est pas, je pense, figure de Georges, jaloux d plus courante espèce. Ce n pas celle de Danièle, gen sténo-dactylo, que fascine premier don Juan de pa venu. Ni Odette l'étranglée pable dont on ne sait r Ni, bien sûr, le commissa qui trouve que les assassins p raient bien se reposer le dim che, comme tout le monde même l'histoire : le plus gaire des faits-divers. C'es personnage d'Albert.

Et, en effet, il y a que chose d'assez poignant c cette existence de vieux ga solitaire qui va de la caisse Crédit Industriel à la cuvett au réchaud du garni. Pas maîtresse. Pas d'ami. Perso pour lui demander : « A dîné, ce soir ? » Alors, ce c inemployé s'élance vers un sant, parce que le passan hésité au tournant de la parce que sur sa main il des traces de sang. Voilà n comptable pris dans les ren du drame, s'y engluant vo tairement, y découvrant l'ivr de se donner et de se perdre le faut. Et voilà qu'un hor nouveau sort de ce bapt Finies les petites habitudes dormeuses. Fini de ne pas respirer, de se retenir de v Une femme l'a aimé un qu'il aurait pu aimer... essayera de la rejoindre.

MARCELLE CAPR
dans *Combat*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur
GEORGES OU

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1952